RACINE

BRITANNICUS

THÉATRE CLASSIQUE

LIBRAIRIE HACHETTE

LIBRAIRIE HACHETTE

AUTEURS FRANÇAIS

ÉDITIONS IN-16

Texte publié avec une introduction et des notes.

(Les noms des annotateurs sont entre parenthèses.)

Corneille : *Le Cid*, tragédie (Petit de Julleville). 1 vol.
— *Cinna*, tragédie (Petit de Julleville). 1 vol.
— *Horace*, tragédie (Petit de Julleville). 1 vol.
— *Le Menteur*, comédie (Petit de Julleville). 1 vol.
— *Nicomède*, tragédie (Petit de Julleville). 1 vol.
— *Polyeucte, martyr*, tragédie (Petit de Julleville). 1 vol.

Molière : *L'Avare*, comédie (Lanson). 1 vol.
— *Le Bourgeois Gentilhomme*, comédie (Lanson et Mornet). 1 vol.
— *Les Femmes Savantes*, comédie (Lanson). 1 vol.
— *Le Misanthrope*, comédie (Lanson et Mornet). 1 vol.
— *Les Précieuses Ridicules*, comédie (Lanson). 1 vol.
— *Le Tartuffe*, comédie (Lanson et Mornet). 1 vol.

Racine : *Andromaque*, tragédie (Lanson). 1 vol.
— *Athalie*, tragédie (Lanson). 1 vol.
— *Britannicus*, tragédie (Lanson). 1 vol.
— *Esther*, tragédie (Lanson). 1 vol.
— *Iphigénie*, tragédie (Lanson). 1 vol.
— *Mithridate*, tragédie (Lanson). 1 vol.
— *Les Plaideurs*, comédie (Lanson). 1 vol.

Chaque volume petit in-16, cartonné **2** fr. **80**

Boileau : *Œuvres poétiques* (Brunetière). 1 vol. **3** fr. **80**
— *L'Art poétique* (Brunetière). 1 vol. . **0** fr. **85**
La Bruyère : *Les Caractères* (Servois et Rébelliau). 1 vol. **6** fr.
La Fontaine : *Fables* (Géruzez). 1 vol. **4** fr.
Lamartine : *Chefs-d'œuvre poétiques* (Waltz). 1 vol. **5** fr. »
Rousseau (J.-J.) *Extraits en prose* (Brunel) 1 vol. **5** fr. »
Sévigné (Mme de) *Lettres choisies* (Régnier). 1 vol. **4** fr. **50**

Majoration temporaire de 25 %.

RACINE

BRITANNICUS

TRAGÉDIE

PUBLIÉE CONFORMÉMENT AU TEXTE

DE L'ÉDITION DES

GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

AVEC UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE

UNE NOTICE LITTÉRAIRE ET DES NOTES EXPLICATIVES

PAR

RENÉ VAUBOURDOLLE

Ancien Élève de l'École Normale supérieure

Agrégé de l'Université

55e mille

LIBRAIRIE HACHETTE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

A LA MÊME LIBRAIRIE

THÉATRE CLASSIQUE. Texte revu sur les meilleures éditions, publié avec des notices et des notes, par M. René Vaubourdolle, ancien élève de l'École Normale supérieure, agrégé de l'Université. Format in-16, broché

BEAUMARCHAIS
Le Barbier de Séville.

CORNEILLE
Le Cid.
Cinna.
Horace.
Nicomède.
Polyeucte.

MARIVAUX
Le Jeu de l'Amour et du Hasard.

MOLIÈRE
L'Avare.
Le Bourgeois gentilhomme.
Les Femmes savantes.
Le Malade imaginaire.
Le Misanthrope.
Les Précieuses ridicules.
Le Tartuffe.

A. DE MUSSET
Il ne faut jurer de rien.

RACINE
Andromaque.
Athalie.
Britannicus.
Esther.
Iphigénie.
Phèdre.
Les Plaideurs.

ROTROU
Venceslas.

VOLTAIRE
Zaïre.

Chaque volume in-16, broché 50 cent.

Majoration temporaire de 25 %.

NOTICE SUR RACINE

Jean Racine est né à la Ferté-Milon (Aisne), le 21 décembre 1639.

A deux ans, il perdit sa mère, à quatre ans, son père. Il fut recueilli par sa grand'mère paternelle, Marie Desmoulins.

Celle-ci, qui avait deux sœurs et une fille religieuses à Port-Royal où elle alla les rejoindre après la mort de son mari, fit élever son petit-fils dans les idées jansénistes.

Elle l'envoya au collège de la ville de Beauvais, dirigé par des jansénistes. A seize ans, le jeune Racine fut admis aux *Petites-Ecoles* de Port-Royal, où, pendant trois ans, il reçut les leçons de l'helléniste *Lancelot* et du latiniste *Nicole*. En 1658, il fit sa philosophie à Paris, au collège d'Harcourt.

Ses études finies, Racine va loger chez son cousin Vitart, intendant du duc de Luynes. Là il voit le monde, fréquente les beaux esprits et les poètes. Lui-même fait beaucoup de petits vers, de sonnets, de madrigaux. En 1660, à l'occasion du mariage du roi, il publie une ode intitulée *La Nymphe de la Seine*. Il se lie avec La Fontaine, écrit une tragédie, en ébauche une autre.

Tout cela inquiète et Port-Royal et sa famille. Pour l'arracher à la vie mondaine et à la fréquentation des comédiens, on l'envoie à Uzès, dans le Gard, où l'un de ses oncles, le chanoine Sconin, lui fait espérer un bénéfice ecclésiastique. Racine reste une année dans le Midi, s'occupant moins de théologie, que de poèmes et de tragédies.

Revenu à Paris, en 1663, il fait paraître une *Ode sur la convalescence du Roi*. Il reçoit une gratification de 600 livres, dont il remercie Louis XIV par une autre pièce : *La Renommée aux Muses*. Il se lie à cette occasion avec Boileau et Molière.

En 1664, Molière joue sur son théâtre du Palais-Royal la première tragédie de Racine : *La Thébaïde ou les Frères ennemis*. En 1665, le même théâtre donne *Alexandre*. Mais Racine, mécontent des acteurs de Molière, médiocres dans le tragique, porte sa pièce à la troupe de l'Hôtel de Bourgogne. Ce procédé peu délicat le brouille avec Molière.

En même temps, Racine, se croyant visé par une phrase de Nicole traitant d' empoisonneurs publics » les « poètes de théâtre, » lance contre ses anciens maîtres de Port-Royal une lettre qui est un chef-d'œuvre d'esprit, mais aussi un acte de la plus complète ingratitude. Il allait en publier une seconde, plus méchante encore, quand Boileau l'arrêta.

Ainsi brouillé avec Port-Royal, Racine s'engage tout entier dans la carrière dramatique. De 1667 à 1674, il donne *Andromaque*

(1667), *Les Plaideurs* (1668), *Britannicus* (1669), *Bérénice* (1670), *Bajazet* (1672), *Mithridate* (1673), *Iphigénie* (1674). En 1673, il était entré à l'Académie Française. En 1677, il donne *Phèdre*, dont le succès est compromis pendant quelques jours par la cabale montée par la duchesse de Bouillon et le duc de Nevers qui veulent faire triompher la *Phèdre et Hippolyte* de Pradon.

Dépité, repris par des scrupules de conscience, en proie à des chagrins d'amour, Racine se réconcilie avec Port-Royal, renonce au théâtre, se marie, devient historiographe du roi, partage son temps entre ses occupations à la cour et l'éducation de ses enfants.

En 1689, Mme de Maintenon lui demande d'écrire pour les jeunes filles de Saint-Cyr quelques scènes sur un sujet religieux. Il fait *Esther*, dont le succès est immense. En 1691, il écrit, à la même intention, *Athalie*, qui, jouée avec moins d'éclat, ne passe pas alors pour un chef-d'œuvre.

Les dernières années de Racine sont attristées par une demi-disgrâce auprès du Roi, qui lui reproche ses attaches avec Port-Royal. Il meurt le 21 avril 1699, laissant sept enfants cinq filles, dont deux se firent religieuses, et deux fils, Jean-Baptiste et Louis, l'auteur des poèmes de *La Grâce* et de *La Religion*.

Outre ses pièces de théâtre, Racine a laissé un *Abrégé de l'Histoire de Port-Royal*, quelques *Fragments historiques*, des *Epigrammes*, *quatre Cantiques spirituels* et un recueil de *Lettres* à ses amis et à ses fils.

NOTICE SUR « BRITANNICUS »

Origines et sources de la pièce. — Boileau, dans son *Épître VII, à Racine*, nous indique comment son ami fut amené à écrire *Britannicus*

> ... Par les envieux un génie excité
> Au comble de son art est mille fois monté.
> Plus on veut l'affaiblir, plus il croît et s'élance;
> Au *Cid* persécuté *Cinna* dut sa naissance;
> Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
> Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Les partisans de Corneille, jaloux du succès d'*Andromaque* (1667) avaient vivement critiqué cette pièce; ils affectaient de dédaigner Racine et, tout en lui reconnaissant certaines qualités dans la tragédie amoureuse, ils le déclaraient incapable d'écrire un drame historique ou politique tel que *Cinna* ou *Nicomède*. Aussi Racine voulut-il imposer silence à ses adversaires; et, pour lutter avec Corneille sur son propre terrain, il choisit dans Tacite l'histoire de Britannicus, qui lui donnait l'occasion de mettre sur la scène une époque de l'histoire romaine voisine de celle que Corneille y avait mise en 1665 dans sa tragédie d'*Othon*.

Cette histoire de Britannicus avait été magistralement traitée par Tacite (*Annales*, XII, XIII, XIV, XV); Racine s'imprégna de l'œuvre latine; il compléta sa documentation au moyen de la *Vie de Néron* de Suétone, et il entreprit de tracer un vaste tableau de la politique et des mœurs de l'époque. Mais pour satisfaire aux nécessités de son système dramatique qui veut que l'action soit subordonnée aux caractères, et que les faits résultent des passions et des sentiments des personnages, au lieu de les déterminer, il lui fallut, tout en respectant la vérité générale de l'histoire, modifier quelques détails et disposer les événements d'après la logique intime des caractères. C'est ainsi que, pour nous faire connaître davantage Agrippine et Néron, l'ambition brutale de l'une et l'hypocrisie de l'autre, il a placé avant la mort de Britannicus la brouille entre Néron et sa mère et la disgrâce de celle-ci, qui, selon Tacite, n'a eu lieu qu'après. Et, pour expliquer cette disgrâce, il a créé le personnage de Junie, dont Tacite ne lui donnait que le nom, et dont l'enlèvement devient le prétexte de la querelle. De plus, faisant de Néron le rival en amour de Britannicus, Racine introduit un drame passionnel dans le drame politique et familial. Enfin, pour rendre possible cet amour, il a vieilli Britannicus qui, d'après l'histoire, n'avait que quatorze ans. Racine s'est d'ailleurs expliqué lui-même dans ses *Préfaces* sur toutes les libertés qu'il a prises avec l'histoire.

Les représentations et l'accueil fait à la pièce. — La première représentation eut lieu le 13 décembre 1669, à l'Hôtel de Bourgogne.

Boursault, dans sa nouvelle d'*Artémise et Poliante*, nous a laissé une relation de cette soirée. D'après lui, la salle était presque vide, l'attention des Parisiens ayant été accaparée ce jour-là par une exécution capitale en place de Grève. Les deux premiers actes furent assez goûtés, « le quatrième ferait oublier qu'on s'est ennuyé au précédent, si dans le cinquième la façon dont Britannicus est empoisonné, et celle dont Junie se rend vestale ne faisaient pitié. » Et se faisant l'interprète des « connaisseurs, » Boursault ajoute qu' « Agrippine leur parut fière sans sujet, Burrhus vertueux sans dessein, Britannicus amoureux sans jugement, Narcisse lâche sans prétexte, Junie constante sans fermeté, et Néron cruel sans malice. Il n'y eut guère que le style, — et l'interprétation, — dont ces mécontents se déclarèrent satisfaits : « Il y a dans *Britannicus* d'aussi beaux vers qu'on en peut faire, » reconnaît Boursault, et il ne tarit pas d'éloges pour la des Œillets (Agrippine) et la d'Ennebaut (Junie), pour Floridor (Néron) et Brécourt (Britannicus), Lafleur (Burrhus) et Hauteroche (Narcisse), qui tous triomphèrent dans leur personnage.

Cette relation d'un homme que rien n'engage à vouloir du bien à M. Racine, » mais qui garde un ton très modéré et s'efforce de « rendre justice à son ouvrage, » nous prouve que le succès de *Britannicus* ne se décida point dès le premier soir. Aussi, bien que Boileau répétât à son ami qu'il n'avait « rien fait de plus fort, » Racine ressentit une vive amertume. Déjà aigri par la querelle que les amis de Corneille lui avaient faite à propos d'*Andromaque*, il se vengea cruellement sur le vieux poète dans une *préface* mordante et acerbe, où il se comparait à Térence, obligé de lutter contre « un vieux poète malintentionné. » Boileau, que cette querelle entre deux poètes, dont il comprenait l'égal génie, attristait fort, reprocha à Racine son injustice et sa dureté, comme il l'avait déjà fait lors de la brouille de son ami avec Port-Royal (Cf. *Notice* sur Racine). Racine reconnut ses torts, et en 1676 il mit en tête de *Britannicus* une *seconde Préface*, beaucoup plus modérée que la première.

Le succès d'ailleurs contribuait à le rendre plus accommodant, car avec le temps, les gens de goût avaient fait triompher *Britannicus*, et dans cette même seconde préface Racine peut constater que « les critiques se sont évanouies, que « la pièce est demeurée, » et que c'est maintenant celle de ses tragédies « que la cour et le public revoient le plus volontiers. » Depuis, *Britannicus* n'a fait que grandir dans l'admiration des connaisseurs.

PREMIÈRE PRÉFACE DE RACINE

(1670)

De tous les ouvrages que j'ai donnés au public, il n'y en a point qui m'ait attiré plus d'applaudissements ni plus de censeurs que celui-ci. Quelque soin que j'aie pris pour travailler cette tragédie, il semble qu'autant[1] que je me suis efforcé de la rendre bonne, autant de certaines gens se sont efforcés de la décrier Il n'y a point de cabale qu'ils n'aient faite, point de critique dont ils ne se soient avisés. Il y en a qui ont pris même le parti de **Néron** contre moi. Ils ont dit que je le faisois trop cruel. Pour moi, je croyois que le nom seul de Néron faisoit entendre quelque chose de plus que cruel. Mais peut-être qu'ils raffinent sur son histoire, et veulent dire qu'il étoit honnête homme dans ses premières années. Il ne faut qu'avoir lu Tacite pour savoir que s'il a été quelque temps un bon empereur, il a toujours été un très-méchant homme. Il ne s'agit point dans ma tragédie des affaires du dehors. Néron est ici dans son particulier et dans sa famille Et ils me dispenseront de leur rapporter tous les passages qui pourroient bien aisément leur prouver que je n'ai point de réparation à lui faire.

D'autres ont dit, au contraire, que je l'avois fait trop bon. J'avoue que je ne m'étois pas formé l'idée d'un bon homme[2] en la personne de Néron. Je l'ai toujours regardé comme un monstre. Mais c'est ici un monstre naissant. Il n'a pas encore mis le feu à Rome: Il n'a pas tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs. A cela près, il me semble qu'il lui échappe assez de cruautés pour empêcher que personne ne le méconnoisse[3].

Quelques-uns ont pris l'intérêt de **Narcisse**, et se sont plaints que j'en eusse fait un très méchant homme et le confident de Néron. Il suffit d'un passage pour leur répondre. Néron, dit Tacite, porta[4] impatiemment la mort de Narcisse, parce que cet affranchi avoit une conformité merveilleuse avec les vices du prince encore cachés : *Cujus abditis adhuc vitiis mire congruebat*[5]. »

Les autres se sont scandalisés que j'eusse choisi un homme aussi jeune que **Britannicus** pour le héros d'une tragédie. Je leur ai déclaré[6], dans la préface d'*Andromaque*, les sentiments d'Aristote sur le héros de la tragédie et[7] que bien loin d'être parfait, il faut toujours qu'il ait quelque imperfection. Mais je leur dirai encore ici qu'un jeune prince de dix-sept ans, qui a beaucoup de cœur, beaucoup d'amour, beaucoup de franchise et beaucoup de crédu-

---

1. *Autant que... autant*; nous disons maintenant *autant ... autant*. — 2. *Bon homme* : homme bon. — 3. *Ne le méconnaisse* : ne le reconnaisse pas. — 4. *Porta* supporta. — 5. *Annales*, XIII, 1. — 6. *Déclaré* montré clairement, expliqué. — 7. *Et* (je leur ai déclaré) *que*.

lité, qualités ordinaires d'un jeune homme, m'a semblé très capable d'exciter la compassion. Je n'en veux pas davantage.

Mais, disent-ils, ce prince n'entroit que dans sa quinzième année lorsqu'il mourut. On le fait vivre, lui et Narcisse, deux ans plus qu'ils n'ont vécu. Je n'aurois point parlé de cette objection, si elle n'avoit été faite avec chaleur par un homme qui s'est donné la liberté de faire régner vingt ans un empereur qui n'en a régné que huit [1], quoique ce changement soit bien plus considérable dans la chronologie où l'on suppute les temps par les années des empereurs.

Junie ne manque pas non plus de censeurs. Ils disent que d'une vieille coquette, nommée Junia Silana [2], j'en ai fait une jeune fille très sage. Qu'auroient-ils à me répondre si je leur disois que cette Junie est un personnage inventé comme l'Émilie de *Cinna*, comme la Sabine d'*Horace*? Mais j'ai à leur dire que s'ils avoient bien lu l'histoire, ils auroient trouvé une Junia Calvina, de la famille d'Auguste, sœur de Silanus, à qui Claudius avoit promis Octavie. Cette Junie étoit jeune, belle, et, comme dit Sénèque, *festivissima omnium puellarum* [3]. Elle aimoit tendrement son frère; « et leurs ennemis, dit Tacite, les accusèrent tous deux d'inceste, quoiqu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscrétion [4]. » Si je la représente plus retenue qu'elle n'étoit, je n'ai pas ouï-dire qu'il nous fût défendu de rectifier les mœurs d'un personnage, surtout lorsqu'il n'est pas connu.

L'on trouva étrange qu'elle paroisse sur le théâtre après la mort de Britannicus. Certainement la délicatesse [5] est grande de ne pas vouloir qu'elle dise en quatre vers assez touchants qu'elle passe chez Octavie [6]. Mais, disent-ils, cela ne valoit pas la peine de la faire revenir. Un autre l'auroit pu raconter pour elle. Ils ne savent pas qu'une des règles du théâtre est de ne mettre en récit que les choses qui ne se peuvent passer en action; et que tous les anciens font venir souvent sur la scène des acteurs qui n'ont autre chose à dire, sinon qu'ils viennent d'un endroit, et qu'ils s'en retournent en un autre.

Tout cela est inutile, disent mes censeurs. La pièce est finie au récit de la mort de Britannicus, et l'on ne devroit point écouter le reste. On l'écoute pourtant, et même avec autant d'attention qu'aucune fin de tragédie. Pour moi, j'ai toujours compris que la tragédie étant l'imitation d'une action complète, où [7] plusieurs personnes concourent, cette action n'est point finie que [8] l'on ne sache en quelle situation elle laisse ces mêmes personnes. C'est ainsi que Sophocle en use presque partout. C'est ainsi que dans l'*Antigone* [9] il emploie autant de vers à représenter la fureur d'Hémon et la punition de Créon après la mort de cette princesse, que j'en ai employé aux imprécations d'Agrippine, à la retraite de Junie,

---

1. Allusion à Corneille qui, dans *Héraclius*, a prolongé de douze ans la durée du règne de Phocas. — 2. Cf. Tacite, *Annales*, XII, 19, 22 et XIV, 12. Junie n'a de commun que le nom avec cette Junia Silana. — 3. « La plus avenante de toutes les jeunes filles. » — 4. *Annales*, XII, 4. — 5. *Délicatesse* : scrupule, susceptibilité. — 6. Dans la première édition, se trouvait, après la scène 5 du 5e acte, une courte scène entre Néron et Junie, que Racine supprima plus tard. — 7. *Où* : à laquelle. — 8. *Que* : sans que. — 9. Antigone a été condamnée pour avoir contrevenu à un arrêt de Créon et avoir enseveli son frère Polynice; Hémon, son fiancé, se tue de désespoir, et par là est puni Créon, dont Hémon était le fils.

à la punition de Narcisse, et au désespoir de Néron après la mort de Britannicus.

Que faudroit-il faire pour contenter des juges si difficiles? La chose seroit aisée, pour peu qu'on voulût trahir le bon sens. Il ne faudroit que s'écarter du naturel pour se jeter dans l'extraordinaire. Au lieu d'une action simple, chargée de peu de matière, telle que doit être une action qui se passe en un seul jour, et qui s'avançant par degrés vers sa fin, n'est soutenue que par les intérêts, les sentiments et les passions des personnages, il faudroit remplir cette même action de quantité d'incidents qui ne se pourroient passer qu'en un mois d'un grand nombre de jeux de théâtre, d'autant plus surprenants qu'ils seroient moins vraisemblables, d'une infinité de déclamations où l'on feroit dire aux acteurs tout le contraire de ce qu'ils devroient dire [1]. Il faudroit par exemple, représenter quelque héros ivre [2], qui se voudroit faire haïr de sa maîtresse de gaieté de cœur, un Lacédémonien grand parleur [3], un conquérant qui ne débiteroit que des maximes d'amour [4], une femme qui donneroit des leçons de fierté à des conquérants [5]. Voilà sans doute de quoi faire récrier [6] tous ces Messieurs. Mais que diroit cependant le petit nombre de gens sages auxquels je m'efforce de plaire? De quel front oserois-je me montrer, pour ainsi dire, aux yeux de ces grands hommes de l'antiquité que j'ai choisis pour modèles? Car, pour me servir de la pensée d'un ancien [7], voilà les véritables spectateurs que nous devons nous proposer; et nous devons sans cesse nous demander « Que diroient Homère et Virgile, s'ils lisoient ces vers? que diroit Sophocle, s'il voyoit représenter cette scène? » Quoi qu'il en soit, je n'ai point prétendu empêcher qu'on ne parlât contre mes ouvrages. Je l'aurois prétendu inutilement. *Quid de te alii loquantur, ipsi videant,* dit Cicéron; *sed loquentur tamen* [8].

Je prie seulement le lecteur de me pardonner cette petite préface que j'ai faite pour lui rendre raison [9] de ma tragédie. Il n'y a rien de plus naturel que de se défendre quand on se croit injustement attaqué. Je vois que Térence même semble n'avoir fait des prologues que pour se justifier contre les critiques d'un vieux poète malintentionné, *malevoli veteris poetæ*, et qui venoit briguer des voix contre lui jusqu'aux heures où l'on représentoit ses comédies [10],

Occepta est agi,
Exclamat, etc. [11]....

On me pouvoit faire une difficulté qu'on ne m'a point faite. Mais ce qui est échappé aux spectateurs pourra être remarqué par les lecteurs. C'est que je fais entrer Junie dans les Vestales, où [12], selon Aulu-Gelle [13] on ne recevoit personne au-dessous de six ans,

---

1. Attaque de tout le système dramatique de Corneille. — 2. Attila, dans la pièce de Corneille qui porte ce nom. — 3. Agésilas; *id.* Les Lacédémoniens n'aimaient pas les longs discours. — 4. César, dans *La Mort de Pompée* de Corneille. — 5. Cornélie, dans *La Mort de Pompée.* — 6. (Se) *récrier* d'admiration. — 7. Longin, *Traité du Sublime,* XII. — 8. « Ce que les autres disent de toi, c'est leur affaire. Il est sûr cependant qu'ils diront quelque chose. » (*République,* VI, 16.) — 9. *Rendre raison* : rendre compte, justifier. — 10. Allusion méchante à la présence de Corneille à la première représentation de *Britannicus.* — 11. « On vient de commencer à jouer, qu'il s'écrie.... » (Térence, *Eunuque,* prologue, v. 22-23.) — 12. *Où* au nombre desquelles. 13. *Nuits attiques,* I, 12.

ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous sa protection, et j'ai cru qu'en considération de sa naissance, de sa vertu et de son malheur, il pouvoit la dispenser de l'âge prescrit par les lois, comme il a dispensé de l'âge pour le consulat tant de grands hommes qui avoient mérité ce privilège.

Enfin, je suis très-persuadé qu'on me peut faire bien d'autres critiques sur lesquelles je n'aurois d'autre parti à prendre que celui d'en profiter à l'avenir. Mais je plains fort le malheur d'un homme qui travaille pour le public. Ceux qui voient le mieux nos défauts sont ceux qui les dissimulent le plus volontiers. Ils nous pardonnent les endroits qui leur ont déplu, en faveur de ceux qui leur ont donné du plaisir. Il n'y a rien, au contraire, de plus injuste qu'un ignorant. Il croit toujours que l'admiration est le partage des gens qui ne savent rien. Il condamne toute une pièce pour une scène qu'il n'approuve pas. Il s'attaque même aux endroits les plus éclatants, pour faire croire qu'il a de l'esprit; et pour peu que nous résistions à ses sentiments [1], il nous traite de présomptueux qui ne veulent croire personne, et ne songe pas qu'il tire quelquefois plus de vanité d'une critique fort mauvaise, que nous n'en tirons d'une assez bonne pièce de théâtre.

Homine imperito nunquam quidquam injustius [2].

SECONDE PRÉFACE DE RACINE [3]

(1676)

Voici celle de mes tragédies que je puis dire que j'ai le plus travaillée. Cependant j'avoue que le succès ne répondit pas d'abord à mes espérances. A peine elle parut sur le théâtre, qu'il s'éleva quantité de critiques qui sembloient la devoir détruire. Je crus moi-même que sa destinée seroit à l'avenir moins heureuse que celle de mes autres tragédies. Mais enfin il est arrivé de cette pièce ce qui arrivera toujours des ouvrages qui auront quelque bonté [4]. Les critiques se sont évanouies; la pièce est demeurée. C'est maintenant celle des miennes que la cour et le public revoient le plus volontiers; et si j'ai fait quelque chose de solide et qui mérite quelque louange, la plupart des connoisseurs demeurent d'accord que c'est ce même *Britannicus*.

---

1. *Sentiments* opinions, jugements. — 2. « Jamais rien n'est plus injuste qu'un ignorant. » (Térence, *Adelphes*, v. 99.) — 3. Cette préface est aussi calme que l'autre était belliqueuse. Sur le conseil de Boileau, Racine abandonna son ton agressif, renonça aux critiques peu décentes qu'il avait adressées à Corneille, et écrivit une explication calme et modeste des principaux caractères de sa pièce et des changements qu'il a cru devoir apporter à l'histoire. — 4. *Bonté* : qualité, valeur.

A la vérité, j'avois travaillé sur des modèles qui m'avoient extrêmement soutenu dans la peinture que je voulois faire de la cour d'Agrippine et de Néron. J'avois copié mes personnages d'après le plus grand peintre de l'antiquité, je veux dire d'après **Tacite**. Et j'étois alors si rempli de la lecture de cet excellent historien, qu'il n'y a presque pas un trait éclatant dans ma tragédie dont il ne m'ait donné l'idée. J'avois voulu mettre dans ce recueil un extrait des plus beaux endroits que j'ai tâché d'imiter; mais j'ai trouvé que cet extrait tiendroit presque autant de place que la tragédie. Ainsi le lecteur trouvera bon que je le renvoie à cet auteur, qui aussi bien[1] est entre les mains de tout le monde; et je me contenterai de rapporter ici quelques-uns de ses passages sur chacun des personnages que j'introduis sur la scène.

Pour commencer par **Néron**, il faut se souvenir qu'il est ici dans les premières années de son règne, qui ont été heureuses, comme l'on sait. Ainsi il ne m'a pas été permis de le représenter aussi méchant qu'il a été depuis. Je ne le représente pas non plus comme un homme vertueux, car il ne l'a jamais été. Il n'a pas encore tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs, mais il a en lui les semences de tous ces crimes. Il commence à vouloir secouer le joug. Il les hait les uns et les autres, et il leur cache sa haine sous de fausses caresses *Factus natura velare odium fallacibus blanditiis*[2]. En un mot, c'est ici un monstre naissant, mais qui n'ose encore se déclarer, et qui cherche des couleurs[3] à ses méchantes actions : *Hactenus Nero flagitiis et sceleribus velamenta quœsivit*[4]. Il ne pouvoit souffrir Octavie, princesse d'une bonté et d'une vertu exemplaire[5] *Fato quodam, an quia prœvalent illicita; metuebaturque ne in stupra feminarum illustrium prorumperet*[6]

Je lui donne **Narcisse** pour confident. J'ai suivi en cela Tacite, qui dit que Néron porta[7] impatiemment la mort de Narcisse, parce que cet affranchi avoit une conformité merveilleuse avec les vices du prince encore cachés *Cujus abditis adhuc vitiis mire congruebat*[8]. Ce passage prouve deux choses il prouve et que Néron étoit déjà vicieux, mais qu'il dissimuloit ses vices, et que Narcisse l'entretenoit dans ses mauvaises inclinations.

J'ai choisi **Burrhus** pour opposer un honnête homme à cette peste de cour; et je l'ai choisi plutôt que **Sénèque**. En voici la raison : ils étaient tous deux gouverneurs de la jeunesse de Néron, l'un pour les armes, l'autre pour les lettres; et ils étaient fameux, Burrhus pour son expérience dans les armes et pour la sévérité de ses mœurs, *militaribus curis et severitate morum*; Sénèque pour son éloquence et le tour agréable de son esprit, *Seneca præceptis eloquentiæ et comitate honesta*. Burrhus, après sa mort, fut extrêmement regretté à cause de sa vertu *Civitati grande desiderium ejus mansit per memoriam virtutis*[9].

---

1. *Aussi bien* d'ailleurs. — 2. Naturellement habile à voiler sa haine sous d'insidieuses caresses. » (*Annales*, XIV, 56.) — 3. *Couleurs* prétextes. — 4. « Jusque-là Néron chercha à voiler ses débauches et ses crimes. » (Tacite, *Annales*, XIII, 47.) — 5. *Exemplaire*, au singulier, ne s'accorde qu'avec le dernier substantif, à l'imitation de l'usage latin. — 6. *Il ne pouvait la souffrir* « par une sorte de fatalité, ou par l'attrait tout-puissant des voluptés illicites; et il était à craindre qu'il ne cherchât à corrompre des femmes illustres. » (Tacite, *Annales*, XIII, 12.) — 7. *Porta* supporta. — 8. Tacite, *Annales*, XIII, 1. — 9. Les trois passages latins de ce paragraphe (*Annales*, XIII, 2; *id.*; XIV, 5) sont traduits par Racine avant d'être cités.

Toute leur peine étoit de résister à l'orgueil et à la férocité d'**Agrippine**, *quæ, cunctis malæ dominationis cupidinibus flagrans, habebat in partibus Pallantem*[1]. Je ne dis que ce mot d'Agrippine, car il y auroit trop de choses à en dire. C'est elle que je me suis surtout efforcé de bien exprimer [2], et ma tragédie n'est pas moins la disgrâce d'Agrippine que la mort de Britannicus. Cette mort fut un coup de foudre pour elle, et il parut, dit Tacite, par sa frayeur et par sa consternation, qu'elle étoit aussi innocente de cette mort qu'Octavie. Agrippine perdoit en lui sa dernière espérance, et ce crime lui en faisoit craindre un plus grand : *Sibi supremum auxilium ereptum, et parricidii exemplum intelligebat* [3].

L'âge de **Britannicus** était si connu, qu'il ne m'a pas été permis de le représenter autrement que comme un jeune prince qui avoit beaucoup de cœur, beaucoup d'amour et beaucoup de franchise, qualités odinaires d'un jeune homme. Il avoit quinze ans, et on dit qu'il avoit beaucoup d'esprit, soit qu'on dise vrai, ou que ses malheurs aient fait croire cela de lui, sans qu'il ait pu en donner des marques *Neque segnem ei fuisse indolem ferunt; sive verum, seu periculis commendatus retinuit famam sine experimento* [4].

Il ne faut pas s'étonner s'il n'a auprès de lui qu'un aussi méchant homme que Narcisse; car il y avoit longtemps qu'on avoit donné ordre qu'il n'y eût auprès de Britannicus que des gens qui n'eussent ni foi ni honneur *Nam ut proximus quisque Britannico neque fas neque fidem pensi haberet olim provisum erat* [5].

Il me reste à parler de **Junie**. Il ne la faut pas confondre avec une vieille coquette qui s'appeloit *Junia Silana* [6]. C'est ici une autre Junie, que Tacite appelle *Junia Calvina*, de la famille d'Auguste, sœur de Silanus à qui Claudius avoit promis Octavie. Cette Junie étoit jeune, belle, et comme dit Sénèque, *festivissima omnium puellarum*. Son frère et elle s'aimoient tendrement; « et leurs ennemis, dit Tacite, les accusèrent tous deux d'inceste, quoiqu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscrétion. » Elle vécut jusqu'au règne de Vespasien.

Je la fais entrer dans les Vestales, quoique, selon Aulu-Gelle, on n'y reçut jamais personne au-dessous de six ans, ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous sa protection. Et j'ai cru qu'en considération de sa naissance, de sa vertu et de son malheur, il pouvoit la dispenser de l'âge prescrit par les lois, comme il a dispensé de l'âge pour le consulat tant de grands hommes qui avoient mérité ce privilège.

---

1. « Qui, consumée de toutes les passions d'un pouvoir malfaisant, avait mis Pallas dans ses intérêts. » (*Annales*, XIII, 2.) — 2. *Exprimer* : représenter, peindre. — 3. « Elle y voyait la perte de sa dernière ressource, et un entraînement au parricide. » (*Annales*, XIII, 16.) — 4. *Annales*, XII, 24. Le passage est traduit avant d'être cité. — 5. *Id.*, XIII, 15. — 6. Cf. première préface, p. 8.

DÉDICACE DE RACINE

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHEVREUSE[1]

MONSEIGNEUR,

Vous serez peut-être étonné de voir votre nom à la tête de cet ouvrage; et si je vous avois demandé la permission de vous l'offrir, je doute[2] si je l'aurois obtenue. Mais ce seroit être en quelque sorte ingrat que de cacher plus longtemps au monde les bontés dont vous m'avez toujours honoré. Quelle apparence[3] qu'un homme qui ne travaille que pour la gloire se puisse taire d'une protection aussi glorieuse que la vôtre? Non, Monseigneur il m'est trop avantageux que l'on sache que mes amis mêmes ne vous sont pas indifférents, que vous prenez part[4] à tous mes ouvrages, et que vous m'avez procuré l'honneur de lire celui-ci devant un homme dont toutes les heures sont précieuses[5]. Vous fûtes témoin avec[6] quelle pénétration d'esprit il jugea de l'économie[7] de la pièce, et combien l'idée qu'il s'est formée d'une excellente tragédie est au delà de tout ce que j'en ai pu concevoir. Ne craignez pas, Monseigneur, que je m'engage plus avant et que n'osant le louer en face, je m'adresse à vous pour le louer avec plus de liberté. Je sais qu'il seroit dangereux de le fatiguer de ses louanges; et j'ose dire que cette même modestie qui vous est commune avec lui, n'est pas un des moindres liens qui vous attachent l'un à l'autre. La modération n'est qu'une vertu ordinaire quand elle ne se rencontre qu'avec des qualités ordinaires. Mais qu'avec toutes les qualités et du cœur et de l'esprit, qu'avec un jugement qui, ce semble, ne devroit être le fruit que de l'expérience de plusieurs années, qu'avec mille belles connoissances que vous ne sauriez cacher à vos amis particuliers, vous ayez encore cette sage retenue que tout le monde admire en vous, c'est sans doute une vertu rare en un siècle où l'on fait vanité des moindres choses. Mais je me laisse emporter insensiblement à la tentation de parler de vous. Il faut qu'elle soit bien violente, puisque je n'ai pu y résister dans une lettre où je n'avois autre dessein que de vous témoigner avec combien de respect je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

RACINE.

---

1. Charles-Honoré d'Albert, duc de Luynes, de Chevreuse et de Chaulnes (1646-1712). Racine l'avait connu à Port-Royal, où il avait été élève. Le cousin de Racine, Vitart, était intendant de sa famille. (Cf. *Notice* sur Racine, p. 3.) C'était un homme d'esprit et de goût, très lié avec Fénelon. — 2. *Je doute* : je me demande si, je ne sais pas si. — 3. *Quelle apparence* (y a-t-il), comment est-il possible. — 4. *Prenez part* prenez intérêt. — 5. Colbert, dont le duc de Chevreuse avait épousé la fille. — 6. *Avec...* : de la pénétration d'esprit avec laquelle. — 7. *Economie* : arrangement, organisation.

LISTE DES PERSONNAGES

NÉRON, empereur, fils d'Agrippine.
BRITANNICUS, fils de l'empereur Claudius.
AGRIPPINE, veuve de Domitius Énobarbus, père de Néron, et, en secondes noces, veuve de l'empereur Claudius.
JUNIE, amante de Britannicus.
BURRHUS, gouverneur de Néron.
NARCISSE, gouverneur de Britannicus.
ALBINE, confidente d'Agrippine.
GARDES.

La scène est à Rome, dans une chambre du Palais de Néron.

BRITANNICUS

TRAGÉDIE

(1669)

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE. — AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

Quoi? tandis que Néron s'abandonne au sommeil,
Faut-il que vous veniez attendre son réveil?
Qu'errant dans le palais sans suite et sans escorte [1],
La mère de César veille seule à sa porte?
Madame, retournez dans votre appartement.

AGRIPPINE.

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment
Je veux l'attendre ici. Les chagrins [2] qu'il me cause
M'occuperont assez tout le temps qu'il repose [3].
Tout ce que j'ai prédit n'est que trop assuré [4]:
Contre Britannicus Néron s'est déclaré [5];
L'impatient [6] Néron cesse de se contraindre;
Las de se faire aimer, il veut se faire craindre.
Britannicus le gêne [7], Albine; et chaque jour
Je sens que je deviens importune à mon tour.

ALBINE.

Quoi? vous à qui Néron doit le jour qu'il respire,
Qui l'avez appelé de si loin [8] à l'Empire?
Vous qui déshéritant le fils de Claudius [9]
Avez nommé César [10] l'heureux Domitius [11]?
Tout lui parle, Madame, en faveur d'Agrippine
Il vous doit son amour.

AGRIPPINE.

Il me le doit, Albine;

---

1. *Suite* de femmes, de dames d'honneur; *escorte* de soldats. — 2. *Chagrins* : inquiétudes, douleurs. — 3. *Qu'il repose* qu'il reposera. — 4. *Assuré* certain. — 5. *S'est déclaré contre* : s'est montré clairement l'ennemi de. — 6. *Impatient* : qui ne veut plus souffrir de contrainte. — 7. *Le gêne* est un supplice pour lui. — 8. *De si loin*. Le discours d'Agrippine à Néron au IVe acte explique bien ces mots. — 9. *Le fils de Claudius* (ou Claude) : Britannicus. Il avait pour mère Messaline et pour sœur Octavie. — 10. *César*, titre générique des empereurs romains. — 11. *Domitius*. Néron, avant d'être adopté par l'empereur Claude, s'appelait Domitius, du nom de son père Domitius Ænobarbus. Il avait pour mère Agrippine.

Tout s'il est généreux[1], lui prescrit cette loi;
Mais tout, s'il est ingrat, lui parle contre moi.

ALBINE.

S'il est ingrat, Madame! Ah! toute sa conduite
Marque dans son devoir une âme trop instruite.
Depuis trois ans entiers, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait
Qui ne promette à Rome un empereur parfait?
Rome, depuis deux ans[2], par ses soins gouvernée,
Au temps de ses consuls[3] croit être retournée
Il la gouverne en père. Enfin Néron naissant
A toutes les vertus d'Auguste vieillissant.

AGRIPPINE

Non, non, mon intérêt[4] ne me rend point injuste :
Il commence, il est vrai, par où finit Auguste;
Mais crains que l'avenir détruisant le passé,
Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé[5]
Il se déguise en vain je lis sur son visage
Des fiers[6] Domitius[7] l'humeur triste[8] et sauvage.
Il mêle avec l'orgueil qu'il a pris dans leur sang
La fierté des Nérons[9] qu'il puisa dans mon flanc.
Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices[10]
De Rome pour un temps, Caïus[11] fut les délices;
Mais sa feinte bonté se tournant[12] en fureur,
Les délices de Rome en devinrent l'horreur.
Que m'importe, après tout, que Néron, plus fidèle[13]
D'une longue vertu laisse un jour le modèle?
Ai-je mis dans sa main le timon de l'État
Pour le conduire[14] au gré du peuple et du sénat?
Ah! que de la patrie il soit, s'il veut, le père[15];
Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mère.
De quel nom cependant pouvons-nous appeler
L'attentat[16] que le jour vient de nous révéler?
Il sait, car leur amour[17] ne peut être ignorée,
Que de Britannicus Junie est adorée;
Et ce même Néron, que la vertu conduit[18],
Fait enlever Junie au milieu de la nuit.
Que veut-il? Est-ce haine, est-ce amour qui l'inspire?
Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire?
Ou plutôt n'est-ce point que sa malignité[19]
Punit sur eux l'appui que je leur ai prêté?

---

1. *Généreux* : qui a des sentiments dignes d'une race noble. — 2. Il n'y avait en réalité qu'un an que Néron était empereur quand Britannicus fut empoisonné. — 3. *Consuls* : magistrats élus annuellement qui gouvernaient Rome du temps de la République. — 4. *Mon intérêt* ce qui m'intéresse personnellement dans cette affaire. — 5. Allusion aux proscriptions sanglantes par lesquelles Auguste a inauguré son règne. — 6. *Fiers*: cruels. — 7. Domitius Ænobarbus, par exemple, avait tué un de ses affranchis qui refusait de boire, avait écrasé un enfant sous les pieds de son cheval, avait arraché un œil à un chevalier romain avec qui il avait une discussion. — 8. *Triste* farouche. — 9. *Néron* était le surnom de la famille à laquelle appartenait Agrippine. — 10. *Prémices* débuts. — 11. *Caïus* Caligula, frère d'Agrippine, successeur de l'empereur Tibère, et prédécesseur de Claude, fut en effet très aimé au début de son règne, puis il effraya le monde par ses folies monstrueuses. — 12. *Se tournant* : se changeant. — 13. *Plus fidèle* aux vertus du début de son règne. — 14. *Pour le conduire* : pour qu'il le conduise. — 15. *Le père.* Réponse au vers 29. — 16. L'enlèvement de Junie. — 17. *Amour* était des deux genres au XVIIe siècle; cf. encore aujourd'hui au pluriel : *de belles amours*. — 18. Ironique. Cf. éloges d'Albine, v. 30. — 19. *Malignité* : méchanceté.

ALBINE.

Vous, leur appui, Madame?

AGRIPPINE.

Arrête, chère Albi
Je sais que j'ai moi seule avancé leur ruine;
Que du trône, où le sang l'a dû [1] faire monter,
Britannicus par moi s'est vu précipiter.
Par moi seule, éloigné de l'hymen d'Octavie,
Le frère de Junie abandonna la vie [2],
Silanus, sur qui Claude avoit jeté les yeux,
Et qui comptoit Auguste au rang de ses aïeux.
Néron jouit de tout [3]; et moi, pour récompense [4],
Il faut qu'entre eux et lui je tienne la balance,
Afin que quelque jour, par une même loi,
Britannicus la tienne entre mon fils et moi.

ALBINE.

Quel dessein!

AGRIPPINE.

Je m'assure un port dans la tempête.
Néron m'échappera, si ce frein ne l'arrête.

ALBINE.

Mais prendre contre un fils tant de soins superflus?

AGRIPPINE.

Je le craindrois bientôt, s'il ne me craignoit plus.

ALBINE.

Une injuste frayeur vous alarme peut-être.
Mais si Néron pour vous n'est plus ce qu'il doit être,
Du moins son changement ne vient pas jusqu'à nous,
Et ce sont des secrets entre César et vous.
Quelques titres nouveaux que Rome lui défère,
Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa mère.
Sa prodigue amitié [5] ne se réserve rien.
Votre nom est dans Rome aussi saint [6] que le sien.
A peine parle-t-on de la triste Octavie [7].
Auguste votre aïeul honora moins Livie [8].
Néron devant sa mère a permis le premier
Qu'on portât les faisceaux couronnés de laurier [9]
Quels effets [10] voulez-vous de sa reconnoissance?

AGRIPPINE.

Un peu moins de respect, et plus de confiance.
Tous ces présents, Albine, irritent [11] mon dépit
Je vois mes honneurs croître, et tomber mon crédit.
Non, non, le temps n'est plus que [12] Néron, jeune encore.
Me renvoyoit les vœux d'une cour qui l'adore,

---

1. *A dû* : aurait dû. — 2. Le frère de Junie, Silanus, était fiancé à Octavie, fille de Claude, quand celui-ci, sur les instances d'Agrippine, la lui enleva pour la donner à Néron; Silanus se tua le jour même du mariage d'Agrippine et de Claude. Silanus et Junie étaient les arrière-petits-enfants d'Auguste. — 3. *De tout* : du trône et d'Octavie. — 4. *Récompense* : compensation. — 5. *Amitié* : amour. — 6. *Saint* : honoré et respecté religieusement. L'empereur était le chef de la religion. — 7. *Octavie*, fille de Messaline et de Claude, sœur de Britannicus et femme de Néron; elle vécut négligée et même haïe par son mari, et reçut à vingt-deux ans l'ordre de se tuer. — 8. *Livie*, troisième femme d'Auguste, qui l'aima beaucoup, lui fit décerner de grands honneurs, et fit arriver à l'empire son fils Tibère. — 9. Ces marques d'honneur étaient réservées aux généraux vainqueurs. — 10. *Effets* actes, preuves. — 11. *Irritent* : excitent. — 12. *Que* : où.

Lorsqu'il se reposoit sur moi de tout l'État[1].
Que mon ordre au palais assembloit le sénat,
Et que derrière un voile, invisible et présente,
J'étois de ce grand corps l'âme toute-puissante.
Des volontés de Rome alors mal assuré,
Néron de sa grandeur n'étoit point enivré.
Ce jour, ce triste jour frappe encor ma mémoire,
Où Néron fut lui-même ébloui de sa gloire,
Quand les ambassadeurs de tant de rois divers
Vinrent le reconnoître au nom de l'univers.
Sur son trône avec lui j'allois prendre ma place.
J'ignore quel conseil prépara ma disgrâce :
Quoi qu'il en soit, Néron, d'aussi loin qu'il me vit,
Laissa sur son visage éclater son dépit.
Mon cœur même en conçut un malheureux augure.
L'ingrat, d'un faux respect colorant son injure[2],
Se leva par avance et courant m'embrasser,
Il m'écarta du trône où je m'allois placer.
Depuis ce coup fatal, le pouvoir d'Agrippine
Vers sa chute, à grands pas, chaque jour s'achemine.
L'ombre seule m'en reste, et l'on n'implore plus
Que le nom de Sénèque et l'appui de Burrhus[3].

ALBINE.

Ah! si de ce soupçon votre âme est prévenue[4],
Pourquoi nourrissez-vous le venin qui vous tue?
Daignez avec César vous éclaircir[5] du moins.

AGRIPPINE.

César ne me voit plus, Albine, sans témoins.
En public, à mon heure, on me donne audience.
Sa réponse est dictée, et même son silence.
Je vois deux surveillants[6], ses maîtres et les miens,
Présider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.
Mais je le poursuivrai d'autant plus qu'il m'évite.
De son désordre[7], Albine, il faut que je profite.
J'entends du bruit; on ouvre. Allons subitement
Lui demander raison de cet enlèvement.
Surprenons, s'il se peut, les secrets de son âme.
Mais quoi? déjà Burrhus sort de chez lui?

SCÈNE II. — AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

BURRHUS.

Madame,
Au nom de l'Empereur j'allois vous informer
D'un ordre[8] qui d'abord a pu vous alarmer,
Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite,
Dont César a voulu que vous soyez instruite.

---

1. (Du soin) *de tout l'Etat.* — 2. C'est-à-dire : dissimulant son injure sous une apparence de respect. — 3. *Sénèque* célèbre philosophe et écrivain latin; *Burrhus* : tribun militaire, mis par Agrippine à la tête des cohortes prétoriennes ou garnison de Rome. Le premier fut le précepteur de Néron; le second, qui paraît dans la pièce, était son gouverneur, cf. *Préface* de Racine, p. 11. — 4. *Prévenue* préoccupée à l'avance. — 5. *Eclaircir* : expliquer. — 6. Sénèque et Burrhus. — 7. *Désordre* ; trouble moral. — 8. L'ordre d'enlever Junie.

AGRIPPINE.

Puisqu'il le veut, entrons il m'en instruira mieux.

BURRHUS.

César pour quelque temps s'est soustrait à nos yeux
Déjà par une porte au public moins connue,
L'un et l'autre consul vous avoient prévenue[1],
Madame. Mais souffrez que je retourne exprès....

AGRIPPINE.

Non, je ne trouble point ses augustes secrets.
Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte
L'un et l'autre une fois nous nous parlions sans feinte?

BURRHUS

Burrhus pour le mensonge eut toujours trop d'horreur[2].

AGRIPPINE.

Prétendez-vous longtemps me cacher l'Empereur?
Ne le verrai-je plus qu'à titre[3] d'importune?
Ai-je donc élevé si haut votre fortune
Pour mettre[4] une barrière entre mon fils et moi?
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi[5]?
Entre Sénèque et vous disputez-vous la gloire
A qui[6] m'effacera plus tôt de sa mémoire?
Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat?
Pour être[7], sous son nom, les maîtres de l'État?
Certes plus je médite, et moins je me figure
Que vous m'osiez compter pour votre créature,
Vous dont j'ai pu[8] laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque légion[9],
Et moi, qui sur le trône ai suivi mes ancêtres,
Moi, fille, femme, sœur, et mère de vos maîtres[10]!
Que prétendez-vous donc? Pensez-vous que ma voix
Ait fait un empereur pour m'en imposer[11] trois?
Néron n'est plus enfant n'est-il pas temps qu'il règne?
Jusqu'à quand voulez-vous que l'Empereur vous craigne?
Ne sauroit-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux?
Pour se conduire, enfin, n'a-t-il pas ses aïeux?
Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère;
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon père.
Parmi tant de héros je n'ose me placer;
Mais il est des vertus qué je lui puis tracer.
Je puis l'instruire au moins combien sa confidence[12]
Entre un sujet et lui doit laisser de distance.

BURRHUS.

Je ne m'étois chargé dans cette occasion
Que d'excuser César d'une seule action.
Mais puisque sans vouloir que je le justifie

---

1. *Prévenue* : devancée. — 2. Sous entendu pour vouloir parler autrement que sans feinte — 3. *A titre de* en qualité de. — 4. *Pour mettre* pour que vous mettiez. — 5. *Le laisser sur sa foi* le laisser se fier à lui, le laisser maître de sa conduite. — 6. *La gloire à qui.* Mélange de deux tournures disputez-vous à qui m'effacera; et disputez-vous la gloire de m'effacer. — 7. *Pour être* pour que vous soyez. — 8. *J'ai pu* : j'aurais pu. Cf. v. 61. — 9. Cf. note du v. 114. — 10. Agrippine était fille de Germanicus (de la famille impériale), femme de Claude, sœur de Caligula et mère de Néron. — 11. *Pour m'en imposer* pour qu'on m'en impose, pour que vous m'en imposiez. — 12. *Confidence* confiance.

Vous me rendez garant [1] du reste de sa vie,
Je répondrai, Madame, avec la liberté
D'un soldat qui sait mal farder la vérité.
Vous m'avez de César confié la jeunesse,
Je l'avoue, et je dois m'en souvenir sans cesse.
Mais vous avois-je fait serment de le trahir,
D'en faire un empereur qui ne sût qu'obéir?
Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde.
Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde.
J'en dois compte, Madame, à l'empire romain,
Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.
Ah! si dans l'ignorance il le falloit instruire [2],
N'avoit-on que Sénèque et moi pour le séduire [3]?
Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs [4]?
Falloit-il dans l'exil [5] chercher des corrupteurs [6]?
La cour de Claudius, en esclaves fertile,
Pour deux que l'on cherchoit, en eût présenté mille
Qui tous auroient brigué l'honneur de l'avilir
Dans une longue enfance ils l'auroient fait vieillir.
De quoi vous plaignez-vous, Madame? On vous révère.
Ainsi que par César, on jure par sa mère.
L'Empereur, il est vrai, ne vient plus chaque jour
Mettre à vos pieds l'Empire, et grossir votre cour.
Mais le doit-il, Madame? et sa reconnoissance
Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance [7]?
Toujours humble, toujours le [8] timide Néron,
N'ose-t-il être Auguste et César que de nom?
Vous le dirai-je enfin? Rome le justifie.
Rome, à trois affranchis si longtemps asservie [9],
A peine respirant du joug [10] qu'elle a porté,
Du règne de Néron compte sa liberté.
Que dis-je? la vertu semble même renaître.
Tout l'Empire n'est plus la dépouille [11] d'un maître.
Le peuple au champ de Mars nomme ses magistrats;
César nomme les chefs sur la foi [12] des soldats;
Thraséas [13] au sénat, Corbulon [14] dans l'armée,
Sont encore innocents, malgré leur renommée;
Les déserts [15] autrefois peuplés de sénateurs,
Ne sont plus habités que par leurs délateurs.
Qu'importe que César continue à nous croire,
Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire;
Pourvu que dans le cours d'un règne florissant
Rome soit toujours libre, et César tout-puissant?

---

1. *Garant* responsable. — 2. *Instruire* élever. — 3. *Séduire* tirer hors du droit chemin; égarer. — 4. C'est-à-dire pourquoi empêcher les flatteurs de le conduire? — 5. Sénèque, qui avait été exilé en Corse par Messaline, avait été rappelé pour être chargé de l'éducation de Néron. — 6. *Des corrupteurs* des gens pour le corrompre. — 7. *Dans sa dépendance* : par le fait qu'il soit dépendant. — 8. (Etant) *humble*, (étant) *le timide*. — 9. Calliste, Narcisse et Pallas, qui gouvernaient sous Claude. — 10. *Respirant du joug* : reprenant haleine après avoir porté le joug. — 11. *La dépouille* : le butin, la proie. — 12. *Sur la foi* : sur le rapport, sur le témoignage. — 13. *Thraséas*, philosophe stoïcien, s'opposa aux actes scandaleux de Néron. Impliqué plus tard dans une conspiration, il dut s'ouvrir les veines. — 14. *Corbulon*, général excellent et homme intègre. Néron le fit également périr. — 15. Ces *déserts* étaient les îles de la Méditerranée (Corse, Sardaigne, etc.) qui servaient de lieux de déportation.

Mais, Madame, Néron suffit pour se conduire
J'obéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire.
Sur ses aïeux sans doute il n'a qu'à se régler;
Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler :
Heureux si ses vertus, l'une à l'autre enchaînées,
Ramènent tous les ans ses premières années!

AGRIPPINE.

Ainsi, sur l'avenir n'osant vous assurer [1],
Vous croyez que sans vous Néron va s'égarer.
Mais vous qui jusqu'ici content de votre ouvrage
Venez de ses vertus nous rendre témoignage,
Expliquez-nous pourquoi, devenu ravisseur,
Néron de Silanus fait enlever la sœur.
Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie
Le sang de mes aïeux qui brille dans Junie?
De quoi l'accuse-t-il? et par quel attentat
Devient-elle en un jour criminelle d'État
Elle qui sans orgueil jusqu'alors élevée,
N'auroit point vu Néron, s'il ne l'eût enlevée,
Et qui même auroit mis au rang de ses [2] bienfaits
L'heureuse liberté de ne le voir jamais?

BURRHUS.

Je sais que d'aucun crime elle n'est soupçonnée;
Mais jusqu'ici César ne l'a point condamnée,
Madame. Aucun objet ne blesse ici ses yeux :
Elle est dans un palais tout plein [3] de ses aïeux.
Vous savez que les droits [4] qu'elle porte avec elle
Peuvent de son époux faire un prince rebelle;
Que le sang de César ne se doit allier
Qu'à ceux à qui César le veut bien confier;
Et vous-même avoûrez qu'il ne seroit pas juste
Qu'on disposât sans lui de la nièce [5] d'Auguste.

AGRIPPINE.

Je vous entends [6] Néron m'apprend par votre voix
Qu'en vain Britannicus s'assure sur [7] mon choix.
En vain, pour détourner ses yeux de sa misère [8],
J'ai flatté son amour d'un hymen qu'il espère :
A [9] ma confusion, Néron veut faire voir
Qu'Agrippine promet par delà son pouvoir.
Rome de ma faveur [10] est trop préoccupée [11]
Il veut par cet affront qu'elle soit détrompée,
Et que tout l'univers apprenne avec terreur
A ne confondre plus mon fils et l'Empereur.
Il le peut. Toutefois j'ose encore lui dire
Qu'il doit avant ce coup [12] affermir son empire,
Et qu'en me réduisant à la nécessité

---

1. *Vous assurer sur* avoir confiance dans — 2. *Ses* de Néron — 3. *Plein* (du souvenir) *de ses aieux.* — 4. Elle était arrière-petite-fille d'Auguste (cf. note du v. 64); mais elle n'avait aucun *droit*, l'empire n'étant pas héréditaire à Rome. — 5. *Nièce* descendante (sens latin). — 6. *Entends* : comprends. — 7. *S'assure sur* : prend confiance par suite de, a de la sécurité par le fait de; (noter la différence de sens avec le v. 221). — 8. *Misère* : malheur — 9. *A* pour. — 10. *Ma faveur* : la faveur dont je jouis (auprès de Néron). — 11. *Préoccupée* : persuadée par avance, convaincue avant la preuve. — 12. *Coup* : acte.

D'éprouver[1] contre lui ma foible autorité,
Il expose la sienne, et que dans la balance
Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne pense.

BURRHUS.

Quoi? Madame, Toujours soupçonner son respect?
Ne peut-il faire un pas qui ne vous soit suspect?
L'Empereur vous croit-il du parti de Junie?
Avec Britannicus vous croit-il réunie[2]?
Quoi? de vos ennemis devenez-vous l'appui
Pour trouver un prétexte à vous plaindre de lui?
Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire,
Serez-vous toujours prête à partager[3] l'Empire?
Vous craindrez-vous sans cesse, et vos embrassements
Ne se passeront-ils qu'en éclaircissements[4]?
Ah! quittez d'un censeur[5] la triste diligence[6]
D'une mère facile[7] affectez l'indulgence;
Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater[8],
Et n'avertissez point la cour de vous quitter.

AGRIPPINE.

Et qui s'honoreroit de l'appui d'Agrippine
Lorsque Néron lui-même annonce ma ruine?
Lorsque de sa présence il semble me bannir?
Quand Burrhus à sa porte ose me retenir?

BURRHUS.

Madame, je vois bien qu'il est temps de me taire,
Et que ma liberté[9] commence à vous déplaire.
La douleur est injuste, et toutes les raisons
Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.
Voici Britannicus : je lui cède ma place.
Je vous laisse écouter et plaindre sa disgrâce[10],
Et peut-être, Madame, en accuser les soins
De ceux que l'Empereur a consultés le moins.

Scène III. — AGRIPPINE, BRITANNICUS, NARCISSE, ALBINE.

AGRIPPINE.

Ah! Prince, où courez-vous? Quelle ardeur inquiète
Parmi vos ennemis en aveugle vous jette?
Que venez-vous chercher?

BRITANNICUS.

Ce que je cherche? Ah Dieux!
Tout ce que j'ai perdu, Madame, est en ces lieux.
De mille affreux soldats Junie environnée
S'est vue en ce palais indignement traînée.
Hélas! de quelle horreur ses timides esprits[11]

---

1. *Eprouver* : faire l'épreuve de. — 2. *Réunie* : réconciliée. — 3. *Partager* : diviser en partis opposés. — 4. *Eclaircissements* : explications. Cf. v. 117. — 5. *Censeur* : magistrat romain chargé de la surveillance des mœurs et de la discipline civique. Ses fonctions mêmes l'obligeaient à être très sévère. — 6. *La triste diligence* : l'exactitude sévère. — 7. *Facile* d'humeur facile, indulgente. — 8. *Les faire éclater* : les publier avec éclat. — 9. *Liberté* de parole, franchise. — 10. *Disgrâce* : malheur, infortune. — 11. *Esprits* pluriel fréquent au XVIIe siècle; on admettait alors la théorie des *esprits animaux*, petits corps très subtils et très mobiles qui produisaient les différents sentiments.

A ce nouveau[1] spectacle auront été surpris?
Enfin on me l'enlève. Une loi trop sévère
Va séparer deux cœurs qu'assembloit leur misère[2].
Sans doute on ne veut pas que mêlant nos douleurs
Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs.

AGRIPPINE.

Il suffit. Comme vous je ressens vos injures[3]
Mes plaintes ont déjà précédé vos murmures;
Mais je ne prétends pas qu'un impuissant courroux
Dégage ma parole et m'acquitte envers vous.
Je ne m'explique point. Si vous voulez m'entendre,
Suivez-moi chez Pallas[4], où je vais vous attendre.

SCÈNE IV. — BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

La croirai-je, Narcisse? et dois-je sur sa foi[5]
La prendre pour arbitre entre son fils et moi?
Qu'en dis-tu? N'est-ce pas cette même Agrippine
Que mon père épousa jadis pour ma ruine,
Et qui, si je t'en crois, a de ses derniers jours,
Trop lents pour ses desseins, précipité le cours[6]?

NARCISSE.

N'importe. Elle se sent comme vous outragée;
A vous donner Junie elle s'est engagée
Unissez vos chagrins[7]; liez vos intérêts.
Ce palais retentit en vain de vos regrets
Tandis[8] qu'on vous verra d'une voix suppliante
Semer ici la plainte et non pas l'épouvante,
Que vos ressentiments se perdront en discours,
Il n'en faut point douter, vous vous plaindrez toujours.

BRITANNICUS.

Ah! Narcisse, tu sais si de la servitude
Je prétends faire encore une longue habitude;
Tu sais si pour jamais, de ma chute étonné[9],
Je renonce à l'Empire où[10] j'étois destiné.
Mais je suis seul encor. Les amis de mon père
Sont autant d'inconnus que glace ma misère[11];
Et ma jeunesse même écarte loin de moi
Tous ceux qui dans le cœur me réservent leur foi[12].
Pour moi, depuis un an qu'un peu d'expérience
M'a donné de mon sort la triste connoissance,
Que vois-je autour de moi, que[13] des amis vendus
Qui sont de tous mes pas les témoins assidus,
Qui choisis par Néron pour ce commerce infâme,
Trafiquent avec lui des secrets de mon âme?

---

1. *Nouveau* : inouï. — 2. *Misère* sort malheureux. — 3. *Vos injures* : les injures que vous avez subies. — 4. *Pallas* affranchi de Claude, favori d'Agrippine, administrateur de la fortune impériale, homme immensément riche, orgueilleux et insolent. Néron le fit périr en 62. — 5. *Sur sa foi* en me fiant à elle. — 6. Agrippine avait fait servir à Claude un plat de champignons empoisonnés. — 7. *Chagrins* : peines douleurs. — 8. *Tandis que* tant que. — 9. *Etonné* : frappé comme d'un coup de tonnerre. — 10. *Où* : auquel — 11. *Misère* : cf. v. 296. — 12. *Foi* : fidélité. — 13. *Que* : si ce n'est.

Quoi qu'il en soit, Narcisse, on me vend tous les jours :
Il prévoit mes desseins, il entend mes discours;
Comme toi, dans mon cœur il sait ce qui se passe.
Que t'en semble, Narcisse?

NARCISSE.

Ah! quelle âme assez basse....
C'est à vous de choisir des confidents discrets.
Seigneur, et de ne pas prodiguer vos secrets.

BRITANNICUS.

Narcisse, tu dis vrai. Mais cette défiance
Est toujours d'un grand cœur la dernière science
On le trompe longtemps. Mais enfin je te croi[1],
Ou plutôt je fais vœu de ne croire que toi.
Mon père, il m'en souvient, m'assura de ton zèle.
Seul de ses affranchis tu m'es toujours fidèle[2];
Tes yeux, sur ma conduite incessamment ouverts,
M'ont sauvé jusqu'ici de mille écueils couverts[3].
Va donc voir si le bruit de ce nouvel orage
Aura de nos amis excité[4] le courage.
Examine leurs yeux, observe leurs discours;
Vois si j'en puis attendre un fidèle secours.
Surtout dans ce palais remarque avec adresse
Avec quel soin Néron fait garder la princesse.
Sache si du péril ses beaux yeux sont remis,
Et si son entretien[5] m'est encore permis.
Cependant de Néron je vais trouver la mère
Chez Pallas, comme toi l'affranchi de mon père.
Je vais la voir, l'aigrir, la suivre et, s'il se peut.
M'engager sous son nom plus loin qu'elle ne veut.

---

1. *Croi* sans s final, n'est pas une licence poétique, mais la forme étymologique de la 1re personne du singulier de l'indicatif présent. — 2. En effet Pallas était dévoué à Agrippine, et Calliste avait disparu. — 3. *Couverts* : cachés. — 4. *Excité* réveillé. — 5. *Son entretien* : un entretien avec elle.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE. — NÉRON, BURRHUS, NARCISSE, GARDES.

NÉRON.

N'en doutez point, Burrhus malgré ses injustices,
C'est ma mère, et je veux ignorer ses caprices
Mais je ne prétends plus ignorer ni souffrir
Le ministre insolent qui les ose nourrir.
Pallas de ses conseils empoisonne ma mère;
Il séduit[1] chaque jour Britannicus mon frère.
Ils l'écoutent tout seul; et qui suivroit leurs pas,
Les trouveroit peut-être assemblés chez Pallas.
C'en est trop. De tous deux il faut que je l'écarte.
Pour la dernière fois, qu'il s'éloigne, qu'il parte
Je le veux, je l'ordonne; et que la fin du jour
Ne le retrouve pas dans Rome ou dans ma cour.
Allez cet ordre importe au salut de l'Empire.
(*Aux Gardes.*)
Vous, Narcisse, approchez. Et vous. qu'on se retire.

SCÈNE II. — NÉRON, NARCISSE.

NARCISSE.

Grâces aux Dieux, Seigneur, Junie entre vos mains[2]
Vous assure aujourd'hui du reste des Romains.
Vos ennemis, déchus[3] d'une vaine espérance
Sont allés chez Pallas pleurer leur impuissance.
Mais que vois-je? Vous-même, inquiet, étonné[4],
Plus que Britannicus paroissez consterné.
Que présage à mes yeux cette tristesse obscure[5]
Et ces sombres regards errants[6] à l'aventure?
Tout vous rit la fortune obéit à vos vœux.

NÉRON.

Narcisse, c'en est fait, Néron est amoureux.

NARCISSE.

Vous?

NÉRON.

Depuis un moment, mais pour toute ma vie
J'aime, que dis-je aimer? j'idolâtre Junie.

---

1. *Séduit* : cf. v. 184. — 2. *Junie entre vos mains* : l'enlèvement de Junie. — 3. *Déchus* : tombés du haut de. — 4. *Etonné* : cf. v. 321. — 5. *Obscure* : qui obscurcit votre visage. — 6. *Errants*. La distinction entre le participe présent invariable et l'adjectif verbal variable n'était pas faite au XVIIe siècle.

NARCISSE.

Vous l'aimez?

NÉRON.

Excité d'[1] un désir curieux,
Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux,
Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes,
Qui brilloient au travers des flambeaux et des armes
Belle, sans ornements, dans le simple appareil[2]
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil
Que veux-tu? Je ne sais si cette négligence[3],
Les ombres, les flambeaux, les cris et le silence,
Et le farouche aspect de ses fiers[4] ravisseurs
Relevoient[5] de ses yeux les timides douceurs.
Quoi qu'il en soit, ravi d'une si belle vue[6],
J'ai voulu lui parler, et ma voix s'est perdue
Immobile, saisi d'un long étonnement,
Je l'ai laissé[7] passer dans son appartement.
J'ai passé dans le mien. C'est là que solitaire,
De son image en vain j'ai voulu me distraire[8]
Trop présente à mes yeux, je croyois lui parler;
J'aimois jusqu'à ses pleurs que je faisois couler.
Quelquefois, mais trop tard, je lui demandois grâce;
J'employois les soupirs, et même la menace.
Voilà comme[9], occupé[10] de mon nouvel amour,
Mes yeux, sans se fermer, ont attendu le jour.
Mais je m'en fais peut-être une trop belle image;
Elle m'est apparue avec trop d'avantage
Narcisse qu'en dis-tu?

NARCISSE.

Quoi, Seigneur? croira-t-on
Qu'elle ait pu si longtemps se cacher à Néron?

NÉRON.

Tu le sais bien, Narcisse; et soit que sa colère
M'imputât le malheur qui lui ravit son frère[11];
Soit que son cœur, jaloux[12] d'une austère fierté,
Enviât[13] à nos yeux sa naissante beauté;
Fidèle à sa douleur, et dans l'ombre enfermée,
Elle se déroboit même à sa renommée.
Et c'est cette vertu, si nouvelle à la cour,
Dont la persévérance irrite[14] mon amour.
Quoi, Narcisse? tandis qu'il n'est point de Romaine
Que mon amour n'honore et ne rende plus vaine,
Qui dès qu'à ses regards elle ose se fier,
Sur le cœur de César ne les vienne essayer,
Seule dans son palais la modeste Junie
Regarde leurs honneurs comme une ignominie,
Fuit, et ne daigne pas peut-être s'informer

1. *D'* : par. — 2. *Appareil* arrangement. — 3. *Négligence* : négligé. — 4. *Fiers* : farouches. — 5. *Relevaient* augmentaient, donnaient plus de prix à. — 6. *Vue* spectacle. — 7. *Laissé*. Nous écririons *laissée*, mais la règle d'accord du participe n'était pas bien fixée au XVIIe siècle. — 8. *Distraire* détourner. — 9. *Comme* : comment. — 10. *Occupé* se rapporte au pronom personnel *moi* contenu dans le possessif *mes*. *Occupé de* : absorbé par. — 11. *Son frère* : Silanus. Cf. v. 64. — 12. *Jaloux de* : qui veut à tout prix conserver. — 13. *Enviât* : refusât. — 14. *Irrite* excite.

Si César est aimable, ou bien s'il sait aimer?
Dis-moi Britannicus l'aime-t-il?

NARCISSE.

Quoi? s'il aime,
Seigneur?

NÉRON.

Si jeune encor, se connoît-il lui-même?
D'un regard enchanteur[1] connoît-il le poison!

NARCISSE.

Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la raison.
N'en doutez point, il l'aime. Instruits par tant de charmes,
Ses yeux sont déjà faits à l'usage des larmes.
A ses moindres désirs il sait s'accommoder;
Et peut-être déjà sait-il persuader

NÉRON.

Que dis-tu? Sur son cœur il auroit quelque empire?

NARCISSE.

Je ne sais; mais, Seigneur, ce que je puis vous dire,
Je l'ai vu[2] quelquefois s'arracher de ces lieux,
Le cœur plein d'un courroux qu'il cachoit à vos yeux,
D'une cour qui le fuit pleurant l'ingratitude,
Las de votre grandeur et de sa servitude,
Entre l'impatience[3] et la crainte flottant :
Il alloit voir Junie, et revenoit content.

NÉRON.

D'autant plus malheureux qu'il aura su lui plaire,
Narcisse, il doit plutôt souhaiter sa colère.
Néron impunément[4] ne sera pas jaloux.

NARCISSE.

Vous? Et de quoi, Seigneur, vous inquiétez-vous?
Junie a pu le plaindre et partager ses peines
Elle n'a vu couler de larmes que les siennes.
Mais, aujourd'hui, Seigneur, que ses yeux dessillés[5],
Regardant de plus près l'éclat dont vous brillez,
Verront autour de vous les rois sans diadème,
Inconnus dans la foule, et son amant lui-même,
Attachés sur vos yeux s'honorer d'un regard
Que vous aurez sur eux fait tomber au hasard;
Quand elle vous verra, de ce degré de gloire,
Venir en soupirant avouer sa victoire[6] :
Maître[7], n'en doutez point, d'un cœur déjà charmé,
Commandez qu'on vous aime, et vous serez aimé.

NÉRON.

A combien de chagrins il faut que je m'apprête!
Que d'importunités!

---

1. *Enchanteur* : qui jette un enchantement, ensorceleur. — 2. (C'est que) *je l'ai vu.* — 3. *Impatience* : lassitude du joug, désir de se débarrasser d'une contrainte. Cf. v. 11 : *impatient.* — 4. *Impunément* sans punir son rival. — 5. *Dessillés* : dont on a décousu les cils. Terme de vénerie. On cousait les paupières du faucon pour le dresser; le dressage fait, on coupait le fil. — 6. *Sa victoire* : la victoire remportée par Junie (sur le cœur de Néron). — 7. Puisque vous êtes) *maître d'un cœur déjà* pris sous le charme, ensorcelé.

NARCISSE.

Quoi donc? qui[1] vous arrête, Seigneur?

NÉRON.

Tout Octavie, Agrippine, Burrhus,
Sénèque, Rome entière, et trois ans de vertus.
Non que pour Octavie[2] un reste de tendresse
M'attache à son hymen et plaigne sa jeunesse.
Mes yeux, depuis longtemps fatigués de ses soins[3],
Rarement de ses pleurs daignent être témoins
Trop heureux si bientôt la faveur d'un divorce
Me soulageoit d'un joug qu'on m'imposa par force!
Le ciel même en secret semble la condamner
Ses vœux, depuis quatre ans, ont beau l'importuner.
Les Dieux ne montrent point que sa vertu les touche
D'aucun gage, Narcisse, ils n'honorent sa couche;
L'empire vainement demande un héritier.

NARCISSE.

Que[4] tardez-vous, Seigneur, à la répudier?
L'Empire, votre cœur, tout condamne Octavie.
Auguste, votre aïeul, soupiroit pour Livie
Par un double divorce ils s'unirent tous deux[5];
Et vous devez l'Empire à ce divorce heureux.
Tibère, que l'hymen plaça dans sa famille,
Osa bien à ses yeux répudier sa fille[6].
Vous seul, jusques ici contraire à vos désirs,
N'osez par un divorce assurer vos plaisirs.

NÉRON.

Et ne connois-tu pas l'implacable Agrippine?
Mon amour inquiet déjà se l'imagine
Qui m'amène Octavie, et d'un œil enflammé
Atteste les saints droits d'un nœud qu'elle a formé,
Et portant à mon cœur des atteintes[7] plus rudes,
Me fait un long récit de mes ingratitudes.
De quel front soutenir ce fâcheux entretien?

NARCISSE.

N'êtes-vous pas, Seigneur, votre maître et le sien?
Vous verrons-nous toujours trembler sous sa tutelle?
Vivez, régnez pour vous c'est trop régner pour elle.
Craignez-vous? Mais, Seigneur, vous ne la craignez pas
Vous venez de bannir le superbe[8] Pallas,
Pallas dont vous savez qu'elle soutient l'audace.

NÉRON.

Éloigné de ses yeux, j'ordonne, je menace,
J'écoute vos conseils, j'ose les approuver;
Je m'excite contre elle, et tâche à[9] la braver.
Mais (je t'expose ici mon âme toute nue)
Sitôt que mon malheur me ramène à sa vue,

---

1. *Qui* : quelle chose. — 2. *Octavie* : cf. v. 83. — 3. *Ses soins* : ses soucis, ses inquiétudes. — 4. *Que* pourquoi. — 5 Auguste divorça d'avec Scribonia, et Livie d'avec Claudius Néro, dont elle avait déjà un fils, Tibère, et était sur le point d'en avoir un second, Drusus père de Germanicus et grand-père d'Agrippine. — 6 *Sa fille* : Julie, fille d'Auguste et de Scribonia. — 7. *Atteintes* : coups. — 8. *Superbe* : orgueilleux. — 9. *A* : de.

Soit que je n'ose encor démentir[1] le pouvoir
De ces yeux où j'ai lu si longtemps mon devoir;
Soit qu'à tant de bienfaits ma mémoire fidèle
Lui soumette en secret tout ce que je tiens d'elle,
Mais enfin mes efforts ne me servent de rien;
Mon Génie[2] étonné[3] tremble devant le sien.
Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance,
Que je la fuis partout, que même je l'offense,
Et que de temps en temps j'irrite ses ennuis,
Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.
Mais je t'arrête[4] trop. Retire-toi, Narcisse
Britannicus pourroit t'accuser d'artifice.

NARCISSE.

Non, non Britannicus s'abandonne à ma foi[5].
Par son ordre, Seigneur, il croit que je vous voi[6],
Que je m'informe ici de tout ce qui le touche,
Et veut de vos secrets être instruit par ma bouche.
Impatient surtout de revoir ses amours,
Il attend de mes soins ce fidèle secours.

NÉRON.

J'y consens, porte-lui cette douce nouvelle :
Il la verra.

NARCISSE.

Seigneur, bannissez-le loin d'elle.

NÉRON.

J'ai mes raisons, Narcisse et tu peux concevoir
Que je lui vendrai cher le plaisir de la voir.
Cependant[7] vante-lui ton heureux stratagème
Dis-lui qu'en sa faveur on me trompe moi-même,
Qu'il la voit sans mon ordre. On ouvre : la voici.
Va retrouver ton maître, et l'amener ici.

SCÈNE III. — NÉRON, JUNIE.

NÉRON.

Vous vous troublez, Madame, et changez de visage.
Lisez-vous dans mes yeux quelque triste présage?

JUNIE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser mon erreur
J'allois voir Octavie, et non pas l'Empereur.

NÉRON.

Je le sais bien, Madame, et n'ai pu sans envie
Apprendre vos bontés pour l'heureuse Octavie.

JUNIE.

Vous, Seigneur?

NÉRON.

Pensez-vous, Madame, qu'en ces lieux
Seule pour vous connoître Octavie ait des yeux?

JUNIE.

Et quel autre, Seigneur, voulez-vous que j'implore?

1. *Démentir* nier, regimber contre. — 2. *Génie* divinité protectrice, attachée à chaque homme dès sa naissance, selon les croyances antiques. — 3. *Etonné* : cf. v. 321. — 4. *Arrête* retiens. — 5. *Foi* fidélité, loyauté. — 6. *Voi* cf. *croi*, v. 431. — 7. *Cependant* : pendant ce temps, en attendant.

A qui demanderai-je un crime que j'ignore?
Vous qui le punissez, vous ne l'ignorez pas.
De grâce, apprenez-moi, Seigneur, mes attentats.

NÉRON.

Quoi? Madame, est-ce donc une légère offense
De m'avoir si longtemps caché votre présence [1]?
Ces trésors dont le ciel voulut vous embellir,
Les avez-vous reçus pour les ensevelir?
L'heureux Britannicus verra-t-il sans alarmes
Croître, loin de nos yeux, son amour et vos charmes?
Pourquoi, de cette gloire exclus [2] jusqu'à ce jour,
M'avez-vous, sans pitié, relégué dans ma cour?
On dit plus vous souffrez sans en être offensée,
Qu'il vous ose, Madame, expliquer [3] sa pensée.
Car je ne croirai point que sans me consulter
La sévère Junie ait voulu le flatter [4],
Ni qu'elle ait consenti d' [5]aimer et d'être aimée,
Sans que j'en sois instruit que [6] par la renommée.

JUNIE.

Je ne vous nîrai [7] point, Seigneur, que ses soupirs
M'ont daigné quelquefois expliquer ses désirs.
Il n'a point détourné ses regards d'une fille
Seul reste du débris [8] d'une illustre famille.
Peut-être il se souvient qu'en un temps plus heureux
Son père me nomma pour l'objet de ses vœux [9].
Il m'aime; il obéit à l'Empereur son père,
Et j'ose dire encore à vous, à votre mère.
Vos désirs sont toujours si conformes aux siens....

NÉRON.

Ma mère a ses desseins, Madame, et j'ai les miens.
Ne parlons plus ici de Claude et d'Agrippine
Ce n'est point par leur choix que je me détermine.
C'est à moi seul, Madame, à répondre de vous;
Et je veux de ma main vous choisir un époux.

JUNIE.

Ah! Seigneur, songez-vous que toute autre alliance
Fera honte aux Césars, auteurs de ma naissance?

NÉRON.

Non, Madame, l'époux dont je vous entretiens
Peut sans honte assembler vos aïeux et les siens :
Vous pouvez, sans rougir, consentir à sa flamme [10].

JUNIE.

Et quel est donc, Seigneur, cet époux?

NÉRON.

Moi, Madame.

JUNIE.

Vous?

NÉRON.

Je vous nommerois, Madame, un autre nom,

---

1. *Présence* : vue, figure. — 2. *Exclus* : orthographe du XVIIe s. Le féminin était alors *excluse*; cf. *inclus, incluse.* — 3. *Expliquer* développer, déclarer. — 4. *Le flatter* : le tromper en lui faisant espérer le mariage. — 5. *D'* : à. — 6. *Que* : autrement que. — 7. *Nîrai*, pour *nierai.* — 8. *Débris* : ruine. *Le débris* est ce qui produit *les débris.* — 9. *Ses vœux* : son amour. — 10. *Sa flamme* : son amour.

Si j'en savois quelque autre au-dessus de Néron.
Oui, pour vous faire un choix où[1] vous puissiez souscrire,
J'ai parcouru des yeux la cour, Rome et l'Empire.
Plus j'ai cherché, Madame, et plus je cherche encor
En quelles mains je dois confier ce trésor,
Plus je vois que César, digne seul de vous plaire,
En doit être lui seul l'heureux dépositaire,
Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains
A qui Rome a commis[2] l'empire des humains.
Vous-même, consultez[3] vos premières années.
Claudius à son fils les avoit destinées;
Mais c'étoit en un temps où de l'Empire entier
Il croyoit quelque jour le nommer l'héritier.
Les Dieux ont prononcé. Loin de leur contredire[4],
C'est à vous de passer du côté de l'Empire.
En vain de ce présent ils m'auroient honoré,
Si votre cœur devoit en être séparé;
Si tant de soins[5] ne sont adoucis par vos charmes;
Si tandis que je donne aux veilles, aux alarmes
Des jours toujours à plaindre et toujours enviés,
Je ne vais quelquefois respirer à vos pieds.
Qu'Octavie à vos yeux ne fasse point d'ombrage
Rome, aussi bien que moi, vous donne son suffrage,
Répudie Octavie, et me fait dénouer
Un hymen que le ciel ne veut point avouer[6].
Songez-y donc, Madame, et pesez en vous-même
Ce choix digne des soins[7] d'un prince qui vous aime,
Digne de vos beaux yeux trop longtemps captivés[8],
Digne de l'univers à qui vous vous devez.

JUNIE.

Seigneur, avec raison je demeure étonnée[9].
Je me vois, dans le cours d'une même journée,
Comme une criminelle amenée en ces lieux;
Et lorsque avec frayeur je parois à vos yeux,
Que sur mon innocence à peine je me fie[10],
Vous m'offrez tout d'un coup la place d'Octavie.
J'ose dire pourtant que je n'ai mérité
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité[11].
Et pouvez-vous, Seigneur, souhaiter qu'une fille
Qui vit presque en naissant éteindre[12] sa famille,
Qui dans l'obscurité nourrissant sa douleur,
S'est fait une vertu conforme à son malheur,
Passe subitement de cette nuit profonde
Dans un rang qui l'expose aux yeux de tout le monde,
Dont je n'ai pu de loin soutenir la clarté,
Et dont une autre enfin remplit la majesté?

NÉRON.

Je vous ai déjà dit que je la répudie.

---

1. *Où* : auquel. — 2. *Commis* : confié. — 3. *Consultez* : regardez avec attention, examinez, reportez-vous à. — 4. On disait *contredire quelqu'un* et *contredire à quelqu'un*. — 5. *Soins* : cf. v. 465. — 6. *Avouer* reconnaître, ratifier (en donnant un enfant à Octavie). — 7. *Soins* prévenances amoureuses. — 8. *Captivés* : tenus captifs. — 9. *Etonnée* : cf. v. 321. — 10. *Je me fie sur* : je prends confiance dans. — 11. *Cette indignité* : mon enlèvement. — 12. *Eteindre* s'éteindre.

Ayez moins de frayeur, ou moins de modestie.
N'accusez point ici mon choix d'aveuglement;
Je vous réponds de vous[1] consentez seulement.
Du rang dont vous sortez rappelez la mémoire;
Et ne préférez point à la solide gloire
Des honneurs dont César prétend vous revêtir,
La gloire d'un refus, sujet au repentir[2].

JUNIE.

Le ciel connoît, Seigneur, le fond de ma pensée.
Je ne me flatte point d'une gloire insensée
Je sais de vos présents mesurer la grandeur;
Mais plus ce rang sur moi répandroit sa splendeur,
Puis il me feroit honte, et mettroit en lumière
Le crime d'en avoir dépouillé l'héritière[3].

NÉRON.

C'est de ses intérêts prendre beaucoup de soin,
Madame; et l'amitié ne peut aller plus loin.
Mais ne nous flattons[4] point, et laissons le mystère[5].
La sœur vous touche ici beaucoup moins que le frère;
Et pour Britannicus....

JUNIE.

Il a su me toucher,
Seigneur; et je n'ai point prétendu m'en cacher.
Cette sincérité sans doute est peu discrète;
Mais toujours de mon cœur ma bouche est l'interprète.
Absente de la cour, je n'ai pas dû penser,
Seigneur, qu'en l'art de feindre il fallût m'exercer.
J'aime Britannicus. Je lui fus destinée
Quand l'Empire devoit suivre son hyménée[6].
Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté,
Ses honneurs abolis[7], son palais déserté,
La fuite d'une cour que sa chute a bannie,
Sont autant de liens qui retiennent Junie.
Tout ce que vous voyez conspire à[8] vos désirs;
Vos jours toujours sereins coulent dans les plaisirs.
L'Empire en est pour vous l'inépuisable source;
Ou si quelque chagrin en interrompt la course[9],
Tout l'univers soigneux de les entretenir,
S'empresse à[10] l'effacer de votre souvenir.
Britannicus est seul. Quelque ennui[11] qui le presse[12],
Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse[13],
Et n'a pour tous plaisirs, Seigneur, que quelques pleurs
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

---

1. C'est-à-dire : je vous donne l'assurance que vous tiendrez comme il faut le rang d'impératrice. — 2. (Qui serait) *sujet au repentir*, dont vous auriez sujet de vous repentir. — 3. *L'héritière* : celle à qui il revenait justement, qui le possédait légitimement (Octavie). — 4. *Flattons* : abusons par d'agréables apparences. — 5. *Mystère* : dissimulation. — 6. *Suivre son hyménée* : être attaché à mon mariage avec lui. — 7. *Ses honneurs abolis* : l'abolition de ses honneurs. — 8. *A* (l'accomplissement de) *vos désirs*. — 9. *Course* : cours. — 10. *S'empresse à* met son ardeur à. — 11. *Ennui* : vive douleur, tourment, désespoir. — 12. *Le presse* : pèse sur lui, l'accable. — 13. La construction est : *il ne voit qui* (= personne qui) *s'intéresse dans* (= à) *son sort, que* (= si ce n'est) *moi*.

NÉRON.

Et ce sont ces plaisirs et ces pleurs que j'envie,
Que tout autre que lui me paîroit [1] de sa vie.
Mais je garde à ce prince un traitement plus doux.
Madame, il va bientôt paroître devant vous.

JUNIE.

Ah! Seigneur, vos vertus m'ont toujours rassurée.

NÉRON.

Je pouvois [2] de ces lieux lui défendre l'entrée;
Mais, Madame, je veux prévenir le danger
Où [3] son ressentiment le pourroit engager.
Je ne veux point le perdre. Il vaut mieux que lui-même
Entende son arrêt de la bouche qu'il aime.
Si ses jours vous sont chers, éloignez-le de vous,
Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux.
De son bannissement prenez sur vous l'offense;
Et soit par vos discours, soit par votre silence,
Du moins par vos froideurs, faites-lui concevoir
Qu'il doit porter ailleurs ses vœux et son espoir.

JUNIE.

Moi! que je lui prononce un arrêt si sévère!
Ma bouche mille fois lui jura le contraire.
Quand même jusque-là je pourrois me trahir [4],
Mes yeux lui défendront, Seigneur de m'obéir

NÉRON.

Caché près de ces lieux, je vous verrai, Madame.
Renfermez votre amour dans le fond de votre âme.
Vous n'aurez point pour moi de langages [5] secrets
J'entendrai des regards que vous croirez muets;
Et sa perte sera l'infaillible salaire [6]
D'un geste ou d'un soupir échappé pour lui plaire.

JUNIE.

Hélas! si j'ose encor former quelques souhaits,
Seigneur, permettez-moi de ne le voir jamais!

SCÈNE IV. — NÉRON, JUNIE, NARCISSE.

NARCISSE.

Britannicus, Seigneur, demande la princesse :
Il approche.

NÉRON.

Qu'il vienne.

JUNIE.

Ah! Seigneur.

NÉRON.

Je vous laisse.
Sa fortune [7] dépend de vous plus que de moi.
Madame, en le voyant, songez que je vous voi [8].

1. *Paîrait*, pour *payerait*; cf. v. 553 : *nîrai*. — 2. *Je pouvais* : j'aurais pu. — 3. *Où* : dans lequel. — 4. *Me trahir* : manquer à ce que je me dois, dire le contraire de ma pensée intime. — 5. *Langages*, au pluriel, faisant allusion aux différentes manières, gestes, soupirs, coups d'œil, etc., que Britannicus et Junie pourront employer pour exprimer leurs sentiments. — 6. *Salaire* prix dont sera payé. — 7. *Fortune* sort. — 8. *Voi* cf. *croi*, v. 341.

SCÈNE V. — JUNIE, NARCISSE.

JUNIE.

Ah! cher Narcisse, cours au-devant de ton maître;
Dis-lui.... Je suis perdue, et je le vois paraître.

SCÈNE VI. — JUNIE, BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

Madame, quel bonheur me rapproche de vous?
Quoi? je puis donc jouir d'un entretien si doux?
Mais parmi[1] ce plaisir quel chagrin me dévore!
Hélas! puis-je espérer de vous revoir encore?
Faut-il que je dérobe, avec mille détours[2],
Un bonheur que vos yeux m'accordoient tous les jours?
Quelle nuit! Quel réveil! Vos pleurs, votre présence
N'ont point de ces cruels désarmé l'insolence?
Que faisoit votre amant? Quel démon[3] envieux
M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux?
Hélas! dans la frayeur dont vous étiez atteinte,
M'avez-vous en secret adressé quelque plainte?
Ma princesse, avez-vous daigné me souhaiter?
Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter?
Vous ne me dites rien? Quel accueil! Quelle glace[4]!
Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrâce?
Parlez. Nous sommes seuls : notre ennemi trompé,
Tandis que je vous parle, est ailleurs occupé[5].
Ménageons[6] les moments de cette heureuse absence.

JUNIE.

Vous êtes en des lieux tout pleins de sa puissance.
Ces murs mêmes, Seigneur, peuvent avoir des yeux;
Et jamais l'Empereur n'est absent de ces lieux.

BRITANNICUS.

Et depuis quand, Madame, êtes-vous si craintive?
Quoi? déjà votre amour souffre qu'on le captive[7]?
Qu'est devenu ce cœur qui me juroit toujours
De faire à Néron même envier nos amours?
Mais bannissez, Madame, une inutile crainte.
La foi[8] dans tous les cœurs, n'est pas encore éteinte;
Chacun semble des yeux approuver mon courroux;
La mère de Néron se déclare pour nous.
Rome de sa conduite elle-même offensée....

JUNIE.

Ah! Seigneur, vous parlez contre votre pensée.
Vous-même, vous m'avez avoué mille fois
Que Rome le louoit d'une commune voix;
Toujours à sa vertu vous rendiez quelque hommage.
Sans doute la douleur vous dicte ce langage.

---

1. *Parmi* : au milieu de. — 2. *Détours* : moyens détournés, ruses. — 3. *Démon* : divinité. — 4. *Glace* : accueil glacial. — 5. C'est Narcisse qui a donné à Britannicus ces faux renseignements. — 6. *Ménageons* : employons sans en rien perdre. — 7. *Captive* : garde en captivité, prive de sa liberté, cf. v. 601. — 8. *Foi* : fidélité (au prince légitime).

BRITANNICUS.

Ce discours [1] me surprend, il le faut avouer.
Je ne vous cherchois pas pour l'entendre louer.
Quoi? pour vous confier la douleur qui m'accable,
A peine [2] je dérobe un moment favorable,
Et ce moment si cher, Madame, est consumé
A louer l'ennemi dont [3] je suis opprimé?
Qui vous rend à vous-même, en un jour, si contraire?
Quoi? même vos regards ont appris à se taire?
Que vois-je? Vous craignez de rencontrer mes yeux?
Néron vous plairoit-il? Vous serois-je odieux?
Ah! si je le croyois.... Au nom des Dieux, Madame,
Éclaircissez [4] le trouble où [5] vous jetez mon âme.
Parlez. Ne suis-je plus dans votre souvenir?

JUNIE.

Retirez-vous, Seigneur, l'Empereur va venir.

BRITANNICUS.

Après ce coup, Narcisse, à qui dois-je m'attendre [6]?

SCÈNE VII. — NÉRON, JUNIE, NARCISSE.

NÉRON.

Madame....

JUNIE.

Non, Seigneur, je ne puis rien entendre.
Vous êtes obéi. Laissez couler du moins
Des larmes dont ses yeux ne seront pas témoins.

SCÈNE VIII. — NÉRON, NARCISSE.

NÉRON.

Hé bien! de leur amour tu vois la violence,
Narcisse elle a paru jusque dans son silence.
Elle aime mon rival, je ne puis l'ignorer;
Mais je mettrai ma joie à le désespérer.
Je me fais de sa peine une image charmante [7],
Et je l'ai vu douter du cœur de son amante.
Je la suis. Mon rival t'attend pour éclater [8].
Par de nouveaux soupçons, va, cours le tourmenter [9];
Et tandis qu'à mes yeux on le pleure [10], on l'adore,
Fais-lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore.

NARCISSE, *seul.*

La fortune t'appelle une seconde fois [11],
Narcisse : voudrois-tu résister à sa voix?
Suivons jusques au bout ses ordres favorables;
Et pour nous rendre heureux, perdons les misérables [12].

---

1. *Discours* : langage. — 2. *A peine* : avec peine. — 3. *Dont* : par lequel. — 4. *Eclaircissez* : dissipez par un éclaircissement, par une explication. — 5. *Où* : dans lequel — 6. *M'attendre* : me fier. — 7. *Charmante* : enchanteresse. — 8. *Eclater* : manifester son chagrin avec éclat. — 9. *Tourmenter* : torturer. — 10. *On le pleure* : on pleure à cause de lui. 11. Une première fois, sous Claude, après la condamnation de Messaline, il avait été puissant; puis Pallas l'avait supplanté. — 12. *Misérables* : malheureux.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE. — NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

Pallas obéira, Seigneur.

NÉRON.

Et de quel œil
Ma mère a-t-elle vu confondre son orgueil?

BURRHUS.

Ne doutez point, Seigneur, que ce coup ne la frappe,
Qu'en reproches bientôt sa douleur ne s'échappe[1].
Ses transports dès[2] longtemps commencent d'[3] éclater:
A d'inutiles cris puissent-ils s'arrêter!

NÉRON.

Quoi? de quelque dessein la croyez-vous capable?

BURRHUS.

Agrippine, Seigneur, est toujours redoutable.
Rome et tous vos soldats révèrent ses aïeux;
Germanicus son père est présent à leurs yeux.
Elle sait son pouvoir; vous savez son courage;
Et ce qui me la fait redouter davantage,
C'est que vous appuyez[4] vous-même son courroux,
Et que vous lui donnez des armes contre vous.

NÉRON.

Moi, Burrhus?

BURRHUS.

Cet amour, Seigneur, qui vous possède....

NÉRON.

Je vous entends[5], Burrhus le mal est sans remède.
Mon cœur s'en est plus dit que vous ne m'en direz.
Il faut que j'aime enfin[6].

BURRHUS.

Vous vous le figurez,
Seigneur; et satisfait[7] de quelque résistance,
Vous redoutez un mal foible dans sa naissance.
Mais si dans son devoir votre cœur affermi
Vouloit ne point s'entendre avec son ennemi[8];
Si de vos premiers ans vous consultiez[9] la gloire;
Si vous daigniez, Seigneur, rappeler la mémoire
Des vertus d'Octavie, indignes[10] de ce prix[11],
Et de son chaste amour vainqueur de vos mépris[12];

1. *S'échappe* : se donne libre cours. — 2. *Dès* : depuis. — 3. *D'* : à. — 4. *Appuyez* : favorisez. — 5. *Entends* : comprends. — 6 *Enfin* : malgré tout, quoi que mon cœur m'ait dit et que vous me disiez. — 7. *Satisfait de* : vous contentant d'avoir essayé de faire. — 8. *Son ennemi* : l'amour. — 9. *Consultiez* : cf. v. 583. — 10. *Indignes* : qui n'ont pas mérité. — 11. *Prix* : récompense. — 12. *Vainqueur de vos mépris*: qui persiste malgré vos mépris.

Surtout si de Junie évitant la présence,
Vous condamniez vos yeux à quelques jours d'absence
Croyez-moi, quelque amour qui semble vous charmer [1],
On n'aime point, Seigneur, si l'on ne veut aimer.

NÉRON.

Je vous croirai, Burrhus, lorsque dans les alarmes
Il faudra soutenir la gloire de nos armes,
Ou lorsque plus tranquille, assis dans le sénat,
Il faudra décider du destin de l'État
Je m'en reposerai sur votre expérience,
Mais croyez-moi, l'amour est une autre science,
Burrhus; et je ferois quelque difficulté
D'abaisser jusque-là votre sévérité [2].
Adieu. Je souffre trop, éloigné de Junie.

SCÈNE II. — BURRHUS, *seul.*

Enfin, Burrhus, Néron découvre son génie [3].
Cette férocité que tu croyois fléchir
De tes foibles liens est prête à s'affranchir.
En quel excès peut-être elle va se répandre!
O Dieux! en ce malheur quel conseil [4] dois-je prendre?
Sénèque, dont les soins me devroient soulager,
Occupé loin de Rome, ignore ce danger.
Mais quoi? si d'Agrippine, excitant la tendresse,
Je pouvois.... La voici : mon bonheur me l'adresse.

SCÈNE III. — AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

AGRIPPINE.

Hé bien! je me trompois, Burrhus, dans mes soupçons [5]?
Et vous vous signalez par d'illustres leçons!
On exile Pallas, dont le crime peut-être
Est d'avoir à l'Empire élevé votre maître.
Vous le savez trop bien. Jamais sans ses avis
Claude, qu'il gouvernoit, n'eût adopté mon fils [6].
Que dis-je? A son épouse on donne une rivale;
On affranchit Néron de la loi conjugale.
Digne emploi d'un ministre, ennemi des flatteurs,
Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs,
De les flatter lui-même, et nourrir [7] dans son âme
Le mépris de sa mère et l'oubli de sa femme!

BURRHUS.

Madame, jusqu'ici c'est trop tôt m'accuser,
L'Empereur n'a rien fait qu'on ne puisse excuser.
N'imputez qu'à Pallas un exil nécessaire
Son orgueil dès [8] longtemps exigeoit ce salaire [9];

---

1. *Charmer* : cf. v. 457, 544, etc. — 2. *Sévérité* : austérité. — 3. *Découvre son génie :* cesse de cacher son caractère naturel. — 4. *Conseil* : résolution. — 5. Allusion aux soupçons manifestés par Agrippine au sujet de Néron dans la scène II de l'acte I. — 6. Cf. v. 1145 et suiv. — 7. *Et* (de) *nourrir*. — 8. *Dès* : depuis. — 9. *Salaire* : prix dont on paye, châtiment.

Et l'Empereur ne fait qu'accomplir à regret
Ce que toute la cour demandoit en secret.
Le reste [1] est un malheur qui n'est point sans ressource :
Des larmes d'Octavie on peut tarir la source,
Mais calmez vos transports. Par un chemin plus doux,
Vous lui pourrez plutôt ramener son époux :
Les menaces, les cris le rendront plus farouche.

AGRIPPINE.

Ah! l'on s'efforce en vain de me fermer la bouche.
Je vois que mon silence irrite [2] vos dédains;
Et c'est trop respecter l'ouvrage de mes mains [3].
Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine
Le ciel m'en laisse assez pour venger ma ruine.
Le fils de Claudius commence à ressentir [5]
Des crimes dont je n'ai que le seul repentir [6].
J'irai, n'en doutez point, le montrer à l'armée,
Plaindre aux yeux des soldats son enfance opprimée,
Leur faire, à mon exemple, expier leur erreur.
On verra d'un côté le fils d'un empereur
Redemandant la foi [7] jurée à sa famille,
Et de Germanicus on entendra la fille;
De l'autre, l'on verra le fils d'Énobarbus,
Appuyé de [8] Sénèque et du tribun Burrhus,
Qui tous deux de l'exil rappelés par moi-même,
Partagent à mes yeux l'autorité suprême.
De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit
On saura les chemins par où je l'ai conduit.
Pour rendre sa puissance et la vôtre odieuses,
J'avoûrai les rumeurs les plus injurieuses
Je confesserai tout, exils, assassinats,
Poison même....

BURRHUS.

Madame, ils [9] ne vous croiront pas.
Ils sauront récuser l'injuste stratagème
D'un témoin irrité qui s'accuse lui-même.
Pour moi, qui le premier secondai vos desseins [10],
Qui fis même jurer l'armée entre ses mains,
Je ne me repens point de ce zèle sincère.
Madame, c'est un fils qui succède à son père.
En adoptant Néron, Claudius par son choix
De son fils et du vôtre a confondu [11] les droits.
Rome l'a pu choisir. Ainsi, sans être injuste,
Elle choisit Tibère adopté par Auguste;
Et le jeune Agrippa [12], de son sang descendu,
Se vit exclus [13] du rang vainement prétendu [14].
Sur tant de fondements sa puissance établie

---

1. *Le reste* : l'enlèvement de Junie. — 2. *Irrite* : excite. — 3. C'est-à-dire : l'élévation de Néron au trône, et la haute situation de Burrhus. — 4. *L'appui* : ce qui appuie ou soutient, donc la force, la puissance. — 5. *Ressentir* : éprouver du ressentiment. — 6. Et non le profit. — 7. *Foi* : fidélité. — 8. *De* : par. — 9. *Ils* : les soldats, les gens à qui vous découvrirez tout cela. — 10. Cf. v. 1164 et suiv. — 11. *Confondu* : rendu égaux et impossibles à distinguer. — 12. *Agrippa*, petit-fils d'Auguste, exilé sur les instances de Livie, puis tué sur l'ordre de Tibère. — 13. *Exclus* : cf. v. 545. — 14. *Prétendu* est ici employé activement au sens de : réclamé, revendiqué.

Par vous-même aujourd'hui ne peut être affoiblie;
Et s'il m'écoute encor, Madame, sa bonté
Vous en fera bientôt perdre la volonté.
J'ai commencé, je vais poursuivre mon ouvrage.

SCÈNE IV. — AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

Dans quel emportement la douleur vous engage,
Madame! L'Empereur puisse-t-il l'ignorer!

AGRIPPINE.

Ah! lui-même à mes yeux puisse-t-il se montrer!

ALBINE.

Madame, au nom des Dieux, cachez votre colère,
Quoi? pour les intérêts de la sœur ou du frère,
Faut-il sacrifier le repos de vos jours?
Contraindrez-vous [1] César jusque dans ses amours?

AGRIPPINE.

Quoi? tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me ravale [2],
Albine? C'est à moi qu'on donne une rivale.
Bientôt, si je ne romps ce funeste lien,
Ma place est occupée, et je ne suis plus rien.
Jusqu'ici d'un vain titre Octavie honorée,
Inutile à la cour, en étoit ignorée.
Les grâces, les honneurs par moi seule versés [3]
M'attiroient des mortels les vœux intéressés.
Une autre de César a surpris la tendresse
Elle aura le pouvoir d'épouse et de maîtresse.
Le fruit de tant de soins [4], la pompe des Césars,
Tout deviendra le prix d'un seul de ses regards.
Que dis-je? l'on m'évite, et déjà délaissée....
Ah! je ne puis, Albine, en souffrir la pensée.
Quand je devrois du ciel hâter l'arrêt fatal [5],
Néron, l'ingrat Néron.... Mais voici son rival.

SCÈNE V. — BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE, ALBINE.

BRITANNICUS.

Nos ennemis communs ne sont pas invincibles,
Madame nos malheurs trouvent des cœurs sensibles.
Vos amis et les miens, jusqu'alors si secrets [6],
Tandis que nous perdions le temps en vains regrets,
Animés du courroux qu'allume l'injustice,
Viennent de confier leur douleur à Narcisse.
Néron n'est pas encor tranquille possesseur
De l'ingrate qu'il aime au mépris de ma sœur.
Si vous êtes toujours sensible à son injure [7],

— 1. *Contraindrez-vous* imposerez-vous une contrainte à. — 2. *Ravale* : rabaisse. — 3. *Versés* : répandus à profusion. — 4. *Soins* : soucis, préoccupations. — 5. *L'arrêt fatal* : l'arrêt de mort. Allusion à une prédiction des devins Chaldéens qui avaient annoncé à Agrippine que son fils la tuerait. — 6. *Secrets* : discrets. — 7. *Son injure* : l'injure qui lui a été faite, le traitement injurieux dont Octavie est victime.

On peut dans son devoir ramener le parjure.
La moitié du sénat s'intéresse pour nous [1]
Sylla, Pison, Plautus [2]....

AGRIPPINE.

Prince, que dites-vous?
Sylla, Pison, Plautus! les chefs de la noblesse!

BRITANNICUS.

Madame, je vois bien que ce discours vous blesse,
Et que votre courroux, tremblant, irrésolu,
Craint déjà d'obtenir tout ce qu'il a voulu.
Non, vous avez trop bien établi [3] ma disgrâce
D'aucun ami pour moi ne redoutez l'audace.
Il ne m'en reste plus; et vos soins trop prudents
Les ont tous écartés ou séduits [4] dès [5] longtemps.

AGRIPPINE.

Seigneur, à vos soupçons donnez moins de créance
Notre salut dépend de notre intelligence [6].
J'ai promis, il suffit. Malgré vos ennemis,
Je ne révoque [7] rien de ce que j'ai promis.
Le coupable Néron fuit en vain ma colère
Tôt ou tard il faudra qu'il entende sa mère.
J'essaîrai tour à tour la force et la douceur;
Ou moi-même, avec moi conduisant votre sœur,
J'irai semer partout ma crainte et ses alarmes,
Et ranger tous les cœurs du parti de ses larmes.
Adieu! J'assiégerai Néron de toutes parts.
Vous, si vous m'en croyez, évitez ses regards.

Scène VI. — BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

Ne m'as-tu point flatté d'une fausse espérance?
Puis-je sur ton récit fonder quelque assurance,
Narcisse?

NARCISSE.

Oui. Mais, Seigneur, ce n'est pas en ces lieux
Qu'il faut développer [8] ce mystère à vos yeux.
Sortons. Qu'attendez-vous?

BRITANNICUS.

Ce que j'attends, Narcisse?
Hélas!

NARCISSE.

Expliquez-vous.

BRITANNICUS.

Si par ton artifice [9]
Je pouvois revoir....

---

1. *S'intéresse pour nous* : prend intérêt à notre cause. — 2. *Sylla*, gendre de Claude; accusé de vouloir se faire élever à l'empire, il fut exilé, puis tué par ordre de Néron. — *Pison* sera le chef d'une grande conspiration contre Néron. — *Plautus*, arrière-petit-fils d'Auguste par les femmes, comme Néron. Après la mort de Britannicus, Agrippine songea à l'épouser et à le faire empereur. Il fut mis à mort en même temps que Sylla. — 3. *Etabli* affermi, rendu stable. — 4. *Séduits* cf. v. 184. — 5. *Dès* : depuis. — 6. *Intelligence* accord. — 7. *Révoque* : rétracte, retire, démens. — 8. *Développer* dévoiler, expliquer. — 9. *Artifice* : habileté, adresse.

NARCISSE.

Qui?

BRITANNICUS.

J'en rougis. Mais enfin
D'un cœur moins agité j'attendrois mon destin.

NARCISSE.

Après tous mes discours, vous la croyez fidèle?

BRITANNICUS.

Non je la crois, Narcisse, ingrate, criminelle,
Digne de mon courroux; mais je sens, malgré moi,
Que je ne le crois pas autant que je le doi [1].
Dans ses égarements mon cœur opiniâtre
Lui prête des raisons, l'excuse, l'idolâtre.
Je voudrois vaincre enfin mon incrédulité :
Je la voudrois haïr avec tranquillité.
Et qui croira qu'un cœur si grand en apparence,
D'une infidèle [2] cour ennemi dès l'enfance,
Renonce à tant de gloire [3], et dès le premier jour
Trame une perfidie inouïe [4] à la cour?

NARCISSE.

Et qui sait si l'ingrate, en sa longue retraite,
N'a point de l'Empereur médité la défaite?
Trop sûre que ses yeux ne pouvoient se cacher,
Peut-être elle fuyoit pour se faire chercher,
Pour exciter Néron par la gloire pénible
De vaincre une fierté [5] jusqu'alors invincible.

BRITANNICUS.

Je ne la puis donc voir?

NARCISSE.

Seigneur, en ce moment
Elle reçoit les vœux de son nouvel amant.

BRITANNICUS.

Hé bien! Narcisse, allons. Mais que vois-je? C'est elle.

NARCISSE, *à part.*

Ah, Dieux! A l'empereur portons cette nouvelle.

SCÈNE VII. — BRITANNICUS, JUNIE.

JUNIE.

Retirez-vous, Seigneur, et fuyez un courroux
Que ma persévérance [6] allume contre vous.
Néron est irrité. Je me suis échappée,
Tandis qu'à l'arrêter sa mère est occupée.
Adieu réservez-vous, sans blesser mon amour,
Au plaisir de me voir justifier [7] un jour.
Votre image sans cesse est présente à mon âme
Rien ne l'en peut bannir.

BRITANNICUS.

Je vous entends [8], Madame

---

1. *Doi* : cf. *croi*, v. 341. — 2. *Infidèle* perfide, trompeuse. — 3. *A tant de gloire* : à la gloire d'être sincère. — 4. *Inouïe* (même) *à la cour*. — 5. *Fierté* : sauvagerie. — 6. *Persévérance* : fidélité. — 7. (Me) *justifier*. — 8. *Entends* : comprends.

Vous voulez que ma fuite assure [1] vos désirs,
Que je laisse un champ libre à vos nouveaux soupirs [2].
Sans doute, en me voyant, une pudeur [3] secrète
Ne vous laisse goûter qu'une joie inquiète.
Hé bien! il faut partir.

JUNIE.

Seigneur, sans m'imputer....

BRITANNICUS.

Ah! vous deviez [4] du moins plus longtemps disputer [5].
Je ne murmure point qu' [6] une amitié commune [7]
Se range du parti que flatte la fortune,
Que l'éclat d'un empire ait pu vous éblouir,
Qu'aux dépens de ma sœur vous en vouliez jouir;
Mais que de ces grandeurs comme une autre occupée [8],
Vous m'en ayez paru si longtemps détrompée [9]
Non, je l'avoue encor, mon cœur désespéré
Contre ce seul malheur n'étoit point préparé.
J'ai vu sur ma ruine élever [10] l'injustice;
De mes persécuteurs, j'ai vu le ciel complice.
Tant d'horreurs n'avoient point épuisé mon courroux,
Madame : il me restoit d' [11] être oublié de vous.

JUNIE.

Dans un temps plus heureux ma juste impatience
Vous feroit repentir de votre défiance.
Mais Néron vous menace en ce pressant danger,
Seigneur, j'ai d'autres soins [12] que de vous affliger.
Allez, rassurez-vous, et cessez de vous plaindre :
Néron nous écoutoit, et m'ordonnoit de feindre.

BRITANNICUS.

Quoi? le cruel....

JUNIE.

Témoin de tout notre entretien,
D'un visage sévère examinoit le mien,
Prêt à faire sur vous éclater la vengeance
D'un geste confident de notre intelligence [13].

BRITANNICUS.

Néron nous écoutoit, Madame! Mais, hélas!
Vos yeux auroient pu feindre, et ne m'abuser pas.
Ils pouvoient [14] me nommer l'auteur de cet outrage.
L'amour est-il muet, ou n'a-t-il qu'un langage?
De quel trouble un regard pouvoit [15] me préserver!
Il falloit [16]....

JUNIE.

Il falloit me taire et vous sauver.
Combien de fois, hélas! puisqu'il faut vous le dire,
Mon cœur de son désordre [17] alloit-il vous instruire!
De combien de soupirs interrompant le cours

---

1. *Assure* : rende sûrs (d'arriver à leur but). — 2. *Soupirs* amour. — 3. *Pudeur :* honte. — 4. *Deviez* : auriez dû. — 5. *Plus longtemps disputer* : faire une plus longue résistance. — 6. *Qu'* : de ce que, si. — 7. *Commune* : vulgaire. — 8. *Occupée de* : absorbée par. Cf. v. 405. — 9. *Détrompée* : non trompée, désabusée d'avance, persuadée de la vanité de. — 10. *Elever* : s'élever. — 11. *D'* : à. — 12. *Soins* : soucis, préoccupations. — 13. *Intelligence* : accord. — 14. *Ils pouvaient* : ils auraient pu. — 15. *Pouvait* : aurait pu. — 16. *Il fallait* il aurait fallu. — 17. *Désordre* : trouble, bouleversement.

Ai-je évité vos yeux que je cherchois toujours!
Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime!
De l'entendre gémir, de l'affliger soi-même,
Lorsque par un regard on peut [1] le consoler!
Mais quels pleurs ce regard auroit-il fait couler!
Ah! dans ce souvenir [2], inquiète, troublée,
Je ne me sentois pas assez dissimulée.
De mon front effrayé je craignois la pâleur;
Je trouvois mes regards trop pleins de ma douleur.
Sans cesse il me sembloit que Néron en colère
Me venoit reprocher trop de soin de vous plaire;
Je craignois mon amour vainement renfermé;
Enfin j'aurois voulu n'avoir jamais aimé.
Hélas! pour son bonheur, Seigneur, et pour le nôtre,
Il n'est que trop instruit de mon cœur et du vôtre.
Allez, encore un coup [3], cachez-vous à ses yeux :
Mon cœur plus à loisir vous éclaircira [4] mieux.
De mille autres secrets j'aurois compte à vous rendre.

BRITANNICUS.

Ah! n'en voilà que trop c'est trop me faire entendre,
Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontés.
Et savez-vous pour moi tout ce que vous quittez?
(Se jetant aux pieds de Junie.)
Quand pourrai-je à vos pieds expier ce reproche [5]?

JUNIE.

Que faites-vous? Hélas! votre rival s'approche.

SCÈNE VIII. — NÉRON, BRITANNICUS, JUNIE.

NÉRON.

Prince, continuez des transports si charmants.
Je conçois vos bontés par ses remercîments,
Madame à vos genoux je viens de le surprendre.
Mais il auroit aussi quelque grâce à me rendre
Ce lieu le favorise, et je vous y retiens
Pour lui faciliter de si doux entretiens.

BRITANNICUS.

Je puis mettre à ses pieds ma douleur ou ma joie
Partout où sa bonté consent que [6] je la voie;
Et l'aspect de ces lieux où vous la retenez
N'a rien dont mes regards doivent être étonnés.

NÉRON.

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse
Qu'il faut qu'on me respecte et que l'on m'obéisse?

BRITANNICUS.

Ils ne nous ont pas vu l'un et l'autre élever,
Moi pour vous obéir, et vous pour me braver;
Et ne s'attendoient pas, lorsqu'ils nous virent naître
Qu'un jour Domitius me dût parler en maître.

---

1. *On peut* : on pourrait. — 2. *Souvenir* des vengeances que Néron avait promises. — 3. *Un coup* : une fois. — 4. *Eclaircira* : cf. v. 117. — 5. *Ce reproche* ma faute digne de reproche, le fait reprochable de vous avoir soupçonnée. — 6. *Que* : à ce que.

NÉRON.

Ainsi par le destin nos vœux sont traversés [1]
J'obéissois alors, et vous obéissez.
Si vous n'avez appris à vous laisser conduire,
Vous êtes jeune encore, et l'on peut vous instruire.

BRITANNICUS.

Et qui m'en [2] instruira!

NÉRON

Tout l'Empire à la fois,
Rome.

BRITANNICUS.

Rome met-elle au nombre de vos droits
Tout ce qu'a [3] de cruel l'injustice et la force,
Les emprisonnements, le rapt et le divorce?

NÉRON.

Rome ne porte point ses regards curieux
Jusque dans les secrets [4] que je cache à ses yeux.
Imitez son respect.

BRITANNICUS.

On sait ce qu'elle en pense.

NÉRON.

Elle se tait du moins imitez son silence.

BRITANNICUS.

Ainsi Néron commence à ne se plus forcer [5].

NÉRON.

Néron de vos discours commence à se lasser.

BRITANNICUS.

Chacun devoit bénir le bonheur de son règne.

NÉRON.

Heureux [6] ou malheureux, il suffit qu'on me craigne.

BRITANNICUS.

Je connois mal Junie, ou de tels sentiments
Ne mériteront pas ses applaudissements.

NÉRON.

Du moins, si je ne sais le secret de lui plaire,
Je sais l'art de punir un rival téméraire.

BRITANNICUS.

Pour moi, quelque péril qui me puisse accabler,
Sa seule inimitié [7] peut me faire trembler.

NÉRON.

Souhaitez-la c'est tout ce que je vous puis dire.

BRITANNICUS.

Le bonheur de lui plaire est le seul où [8] j'aspire.

NÉRON.

Elle vous l'a promis, vous lui plairez toujours.

BRITANNICUS.

Je ne sais pas du moins épier ses discours.
Je la laisse expliquer [9] sur tout ce qui me touche,
Et ne me cache point pour lui fermer la bouche.

---

1. *Traversés* : contrariés. — 2. *En* y. — 3. *A* au singulier, parce que s'accordant, à l'imitation de l'usage latin, avec le sujet le plus rapproché. — 4. *Secrets* : affaires intimes. — 5. *Forcer* : contraindre. — 6. (Que mon règne soit) *heureux*. — 7. *Sa seule inimitié* : il n'y a que son inimitié qui (puisse). — 8. *Où* : auquel. — 9. (S')*expliquer*.

NÉRON.

Je vous entends [1]. Hé bien, gardes!

JUNIE.

Que faites-vous?
C'est votre frère. Hélas! c'est un amant jaloux.
Seigneur, mille malheurs persécutent sa vie.
Ah! son bonheur peut-il exciter votre envie?
Souffrez que de vos cœurs rapprochant les liens,
Je me cache à vos yeux, et me dérobe aux siens.
Ma fuite arrêtera vos discordes fatales;
Seigneur, j'irai remplir [2] le nombre des Vestales [3].
Ne lui disputez plus mes vœux [4] infortunés;
Souffrez que les Dieux seuls en soient importunés.

NÉRON.

L'entreprise [5], Madame, est étrange et soudaine.
Dans son appartement, gardes, qu'on la remène [6].
Gardez Britannicus dans celui de sa sœur.

BRITANNICUS.

C'est ainsi que Néron sait disputer un cœur.

JUNIE.

Prince, sans l'irriter, cédons à cet orage.

NÉRON.

Gardes, obéissez sans tarder davantage.

SCÈNE IX. — NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

Que vois-je? O ciel!

NÉRON, *sans voir Burrhus.*

Ainsi leurs feux [7] sont redoublés.
Je reconnois la main qui les a rassemblés.
Agrippine ne s'est présentée à ma vue,
Ne s'est dans ses discours si longtemps étendue,
Que pour faire jouer ce ressort odieux.
(Apercevant Burrhus.)
Qu'on sache si ma mère est encore en ces lieux.
Burrhus, dans ce palais je veux qu'on la retienne,
Et qu'au lieu de sa garde on lui donne la mienne.

BURRHUS.

Quoi, Seigneur? sans l'ouïr? Une mère?

NÉRON.

Arrêtez
J'ignore quel projet, Burrhus, vous méditez;
Mais depuis quelques jours, tout ce que je désire
Trouve en vous un censeur prêt à me contredire.
Répondez-m'en, vous dis-je; ou sur votre refus
D'autres me répondront et d'elle et de Burrhus.

---

1. *Entends* : comprends. 2. *Remplir* compléter. — 3. Les *Vestales* étaient six jeunes filles chargées d'entretenir le feu sacré sur l'autel de Vesta. Elles faisaient vœu de chasteté et vivaient en commun près du temple de la déesse. — 4. *Mes vœux* : mon amour. — 5. *Entreprise* : dessein, résolution. — 6. *Remène* : reconduise. — 7. *Leurs feux* : leur amour.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE. — AGRIPPINE, BURRHUS.

BURRHUS.

Oui, Madame, à loisir vous pourrez vous défendre
César lui-même ici consent de [1] vous entendre.
Si son ordre au palais vous a fait retenir,
C'est peut-être à dessein de vous entretenir.
Quoi qu'il en soit, si j'ose expliquer [2] ma pensée,
Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée
Préparez-vous plutôt à lui tendre les bras ;
Défendez-vous, Madame, et ne l'accusez pas.
Vous voyez, c'est lui seul que la cour envisage.
Quoiqu'il soit votre fils et même votre ouvrage,
Il est votre empereur. Vous êtes, comme nous,
Sujette à [3] ce pouvoir qu'il a reçu de vous.
Selon qu'il vous menace, ou bien qu'il vous caresse,
La cour autour de vous ou s'écarte, ou s'empresse.
C'est son appui qu'on cherche, en cherchant votre appui.
Mais voici l'Empereur.

AGRIPPINE.

Qu'on me laisse avec lui.

SCÈNE II. — AGRIPPINE, NÉRON.

AGRIPPINE, *s'asseyant.*

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place.
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse [4].
J'ignore de quel crime on a pu me noircir
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir [5].
Vous régnez. Vous savez combien votre naissance
Entre l'Empire et vous avoit mis de distance.
Les droits de mes aïeux [6], que Rome a consacrés,
Étoient même, sans moi, d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la mère condamnée [7]
Laissa de Claudius disputer l'hyménée,
Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,
Qui de ses affranchis [8] mendièrent les voix,
Je souhaitai son lit, dans la seule pensée

---

1. *De* : à .— 2. *Expliquer* développer. — 3. *Sujette à* soumise, dépendante de. — 4. *Satisfaire* : donne satisfaction, donne des explications (à propos de vos soupçons). — 6. *Eclaircir* instruire clairement. Cf. v. 117. — 6. Agrippine était une arrière-petite-fille d'Auguste. — 7. *La mère condamnée* : la condamnation de la mère (Messaline). — 8. Calliste, Narcisse et Pallas.

De vous laisser au trône où je serois placée.
Je fléchis mon orgueil, j'allai prier Pallas.
Son maître, chaque jour caressé dans mes bras,
Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce[1]
L'amour où je voulois amener sa tendresse.
Mais ce lien du sang qui nous joignoit tous deux
Écartoit Claudius d'un lit incestueux.
Il n'osoit épouser la fille de son frère.
Le sénat fut séduit[2] une loi moins sévère
Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux.
C'étoit beaucoup pour moi, ce n'étoit rien pour vous.
Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille
Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille[3].
Silanus, qui l'aimoit, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné[4].
Ce n'étoit rien encore. Eussiez-vous pu prétendre
Qu'un jour Claude à son fils dût préférer son gendre?
De ce même Pallas j'implorai le secours
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
Vous appela Néron[5], et du pouvoir suprême
Voulut, avant le temps, vous faire part lui-même.
C'est alors que chacun, rappelant le passé,
Découvrit mon dessein, déjà trop avancé;
Que de Britannicus la disgrâce future
Des amis de son père excita le murmure.
Mes promesses aux uns éblouirent les yeux;
L'exil me délivra des plus séditieux;
Claude même, lassé de ma plainte[6] éternelle,
Éloigna de son fils tous ceux de qui le zèle,
Engagé dès longtemps à suivre son destin,
Pouvoit du trône encor lui rouvrir le chemin.
Je fis plus je choisis moi-même dans ma suite
Ceux à qui je voulois qu'on livrât sa conduite[7];
J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des gouverneurs que Rome honoroit de sa voix,
Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée.
J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée[8],
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
Qui depuis.... Rome alors estimoit leurs vertus.
De Claude en même temps épuisant les richesses,
Ma main, sous votre nom, répandoit ses largesses.
Les spectacles, les dons, invincibles appas[9],
Vous attiroient les cœurs du peuple et des soldats,
Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première,
Favorisoient en vous Germanicus mon père.
Cependant Claudius penchoit vers son déclin.
Ses yeux, longtemps fermés, s'ouvrirent à la fin

---

1. Agrippine était la nièce de Claude et l'union entre oncle et nièce était considérée comme un inceste. — 2. *Séduit* : détourné de son devoir. — 3. Octavie, fiancée de Silanus, cf. v. 64. — 4. Dans Tacite, c'est le jour du mariage d'Agrippine, et non de celui d'Octavie, que Silanus se tue. — 5. Le fils d'Agrippine s'appelait Domitius (cf. v. 18); on fit une loi pour le faire passer dans la famille de Claude dont le surnom était Néron. — 6. *Ma plainte*, au singulier, cf. v. 316. — 7. *Sa conduite* : le soin de le conduire. — 8. Cf. v. 846. — 9. *Appas* nous écririons *appâts*.

Il connut[1] son erreur. Occupé de sa crainte,
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.
Ses gardes, son palais, son lit m'étoient soumis.
Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse[2];
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse.
Mes soins, en apparence épargnant ses douleurs,
De son fils, en mourant[3], lui cachèrent les pleurs.
Il mourut. Mille bruits en coururent à ma honte[4].
J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte;
Et tandis que Burrhus alloit secrètement
De l'armée en vos mains exiger le serment,
Que vous marchiez au camp[5], conduit sous mes auspices,
Dans Rome les autels fumoient de sacrifices;
Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité
Du prince déjà mort demandoit la santé.
Enfin des légions[6] l'entière obéissance
Ayant de votre empire affermi la puissance,
On vit Claude[7]; et le peuple, étonné de son sort,
Apprit en même temps votre règne et sa mort.
C'est le sincère aveu que je voulois vous faire
Voilà tous mes forfaits. En voici[8] le salaire.
Du bruit de tant de soins[9] à peine[10] jouissant
En avez-vous six mois paru reconnoissant,
Que lassé d'un respect qui vous gênoit peut-être,
Vous avez affecté de ne me plus connoître.
J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons,
De l'infidélité[11] vous tracer des leçons,
Ravis d'être vaincus dans leur propre science.
J'ai vu favoriser de votre confiance
Othon[13], Sénécion[12], jeunes voluptueux,
Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux;
Et lorsque les mépris excitant mes murmures,
Je vous ai demandé raison de tant d'injures
(Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu),
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'hui je promets Junie à votre frère;
Ils se flattent tous deux du choix de votre mère
Que faites-vous? Junie, enlevée à la cour[14],
Devient en une nuit l'objet de votre amour;
Je vois de votre cœur Octavie effacée,
Prête à[15] sortir du lit où je l'avois placée;
Je vois Pallas banni, votre frère arrêté;
Vous attentez enfin jusqu'à ma liberté

---

1. *Connut* : reconnut. — 2. *Sa tendresse* pour son fils. — 3. *En mourant* : quand il mourut. — 4. Agrippine avait empoisonné Claude. Cf. v. 310. — 5. Le camp des cohortes prétoriennes, ou garnison de Rome, se trouvait dans le voisinage de la ville. — 6. *Des légions* : des cohortes prétoriennes. — 7. *On vit Claude* : on fut admis à voir (le cadavre de) Claude. — 8. *Voilà* s'applique à ce qu'Agrippine vient de dire; *voici*, à ce qu'elle va dire. — 9. *Soins* : soucis. — 10. *A peine* porte à la fois sur *jouissant* et sur le vers suivant. — 11. *Infidélité* : manque de foi, ingratitude. — 12. *Othon*, mari de Poppée, que Néron épousa après avoir répudié Octavie. Devint empereur après Galba. — 13. *Sénécion*, fils d'un affranchi de Claude. — 14. *Enlevée* (et conduite) *à la cour*. — 15. *Prête à* : près de.

Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies.
Et lorsque convaincu de tant de perfidies,
Vous deviez[1] ne me voir que pour les expier,
C'est vous qui m'ordonnez de me justifier.

NÉRON.

Je me souviens toujours que je vous dois l'Empire;
Et sans vous fatiguer du soin de le redire,
Votre bonté, Madame, avec tranquillité
Pouvoit se reposer sur ma fidélité[2].
Aussi bien ces soupçons, ces plaintes assidues[3]
Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues
Que jadis, j'ose ici vous le dire entre nous,
Vous n'aviez, sous mon nom, travaillé que pour vous.
« Tant d'honneurs, disoient-ils, et tant de déférences[4]
Sont-ce de ses bienfaits de foibles récompenses?
Quel crime a donc commis ce fils tant condamné?
Est-ce pour obéir qu'elle l'a couronné?
N'est-il de son pouvoir que le dépositaire? »
Non que si jusque-là j'avois pu vous complaire,
Je n'eusse pris plaisir, Madame, à vous céder
Ce pouvoir que vos cris sembloient redemander.
Mais Rome veut un maître, et non une maîtresse.
Vous entendiez les bruits qu'excitoit ma foiblesse
Le sénat chaque jour et le peuple, irrités
De s'ouïr par ma voix dicter vos volontés,
Publioient qu'en mourant Claude avec sa puissance
M'avoit encor laissé sa simple[5] obéissance[6].
Vous avez vu cent fois nos soldats en courroux
Porter en murmurant leurs aigles[7] devant vous,
Honteux de rabaisser par cet indigne usage
Les héros dont encore elles portent l'image.
Toute autre se seroit rendue à leurs discours;
Mais si vous ne régnez, vous vous plaignez toujours.
Avec Britannicus contre moi réunie,
Vous le fortifiez du parti de Junie;
Et la main de Pallas trame tous ces complots;
Et lorsque, malgré moi, j'assure mon repos,
On vous voit de colère et de haine animée.
Vous voulez présenter mon rival à l'armée[8]
Déjà jusques au camp[9] le bruit en a couru.

AGRIPPINE.

Moi, le faire empereur, ingrat? L'avez-vous cru?
Quel seroit mon dessein? qu'aurois-je pu prétendre[10]?
Quels honneurs dans sa cour, quel rang pourrois-je
Ah! si sous votre empire on ne m'épargne pas, [attendre?
Si mes accusateurs observent tous mes pas,
Si de leur empereur ils poursuivent la mère,
Que ferois-je au milieu d'une cour étrangère?

---

1. *Deviez* : auriez dû. — 2. *Fidélité* reconnaissance, gratitude (cf. v. 1202 : *infidélité* : ingratitude). — 3. *Assidues* continuelles. — 4. *Déférences* marques de déférence. — 5. *Simple* : sotte, niaise, stupide. — 6. *Obéissance* : habitude d'obéir. — 7. Les *aigles* romaines étaient une hampe de bois surmontée d'un aigle et ornée d'images de dieux et d'empereurs. — 8. *A l'armée* aux cohortes prétoriennes. Cf. v. 839. — 9. *Le camp* cf. v. 1187. — 10. *Prétendre* cf. v. 361 et 641.

Ils me reprocheroient, non des cris impuissants,
Des desseins étouffés aussitôt que naissants,
Mais des crimes pour vous commis à votre vue
Et dont je ne serois que trop tôt convaincue[1].
Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours
Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours.
Dès vos plus jeunes ans, mes soins et mes tendresses
N'ont arraché de vous que de feintes caresses.
Rien ne vous a pu vaincre; et votre dureté[2]
Auroit dû dans son cours arrêter ma bonté.
Que je suis malheureuse! Et par quelle infortune
Faut-il que tous mes soins me rendent importune?
Je n'ai qu'un fils. O ciel, qui m'entends aujourd'hui,
T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui?
Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue;
J'ai vaincu ses mépris; j'ai détourné ma vue
Des malheurs qui dès lors me furent annoncés[3];
J'ai fait ce que j'ai pu vous régnez, c'est assez.
Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,
Si vous le souhaitez, prenez encor ma vie,
Pourvu que par ma mort tout le peuple irrité
Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

NÉRON.

Hé bien donc! prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse?

AGRIPPINE.

De mes accusateurs qu'on punisse l'audace,
Que de Britannicus on calme le courroux,
Que Junie à son choix puisse prendre un époux,
Qu'ils soient libres tous deux, et que Pallas demeure,
Que vous me permettiez de vous voir à toute heure,
(Apercevant Burrhus dans le fond du théâtre.)
Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,
A votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.

NÉRON.

Oui, Madame, je veux que ma reconnoissance
Désormais dans les cœurs grave votre puissance;
Et je bénis déjà cette heureuse froideur,
Qui de notre amitié[4] va rallumer l'ardeur.
Quoi que Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie;
Avec Britannicus je me réconcilie;
Et quant à cet amour qui nous a séparés,
Je vous fais notre arbitre, et vous nous jugerez.
Allez donc, et portez cette joie à mon frère.
Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mère.

Scène III. — NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

Que cette paix[5], Seigneur, et ces embrassements
Vont offrir à mes yeux des spectacles charmants!

---

1. *Je serais convaincue* : la preuve me serait fournie. — 2. *Dureté* de cœur, insensibilité. — 3. Cf. v. 893. — 4. *Amitié* affection, amour. 5. *Paix* réconciliation.

Vous savez si jamais ma voix lui fut contraire,
Si de son amitié j'ai voulu vous distraire[1],
Et si j'ai mérité cet injuste courroux.

NÉRON.

Je ne vous flatte[2] point, je me plaignois de vous,
Burrhus je vous ai crus tous deux d'intelligence;
Mais son inimitié vous rend ma confiance.
Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher.
J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

BURRHUS.

Quoi, Seigneur?

NÉRON.

C'en est trop il faut que sa ruine
Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.
Tant qu'il respirera, je ne vis qu'à demi.
Elle m'a fatigué de ce nom ennemi;
Et je ne prétends pas que sa coupable audace
Une seconde fois lui promette ma place.

BURRHUS.

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus.

NÉRON.

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

BURRHUS.

Et qui[3] de ce dessein vous inspire l'envie?

NÉRON.

Ma gloire[4], mon amour, ma sûreté, ma vie.

BURRHUS.

Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein
Ne fut jamais, Seigneur, conçu dans votre sein.

NÉRON.

Burrhus!

BURRHUS.

De votre bouche, ô ciel! puis-je l'apprendre?
Vous-même sans frémir avez-vous pu l'entendre?
Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner?
Néron dans tous les cœurs est-il las de régner?
Que dira-t-on de vous? Quelle est votre pensée?

NÉRON.

Quoi? toujours enchaîné de[5] ma gloire passée,
J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour
Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour?
Soumis à tous leurs[6] vœux, à mes désirs contraire,
Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire?

BURRHUS.

Et ne suffit-il pas, Seigneur, à vos souhaits
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits?
C'est à vous à[7] choisir, vous êtes encor maître.
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus;
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.

---

1. *Distraire* : détourner. — 2. *Flatte* trompe. — 3. *Qui* : quelle chose. — 4. *Gloire* : honneur, réputation. — 5. *De* : par. — 6. *Leurs* des Romains. Ce mot est à tirer de *tous les cœurs*, du v. 1330. — 7. *A* : à qui il appartient de.

Mais si de vos flatteurs vous suivez la maxime[1],
Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime,
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
Britannicus mourant[2] excitera le zèle
De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle[3].
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
Qui, même après leur mort, auront des successeurs
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre,
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah! de vos premiers ans l'heureuse expérience
Vous fait-elle, Seigneur, haïr votre innocence[4]?
Songez-vous au bonheur qui les a signalés?
Dans quel repos, ô ciel! les avez-vous coulés!
Quel plaisir de penser et de dire en vous-même
« Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime;
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer;
Le ciel dans tous leurs[5] pleurs ne m'entend point nommer;
Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage;
Je vois voler partout les cœurs à mon passage! »
Tels étoient vos plaisirs. Quel changement, ô Dieux!
Le sang le plus abject vous étoit précieux.
Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
Vous pressoit de souscrire[6] à la mort d'un coupable;
Vous résistiez, Seigneur, à leur[7] sévérité
Votre cœur s'accusoit de trop de cruauté;
Et plaignant les malheurs attachés à l'Empire,
« Je voudrois, disiez-vous, ne savoir pas écrire.
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vue et la douleur.
On ne me verra point survivre à votre gloire.
Si vous allez commettre une action si noire,
(Il se jette à genoux.)
Me voilà prêt, Seigneur avant que de[8] partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir;
Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée;
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée.
Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur;
Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.
Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides
Qui vous osent donner ces conseils parricides[9].
Appelez votre frère, oubliez dans ses bras....

NÉRON.

Ah! que demandez-vous?

---

1. *Maxime* précepte, principe de conduite. — 2. *Britannicus mourant* la mort de Britannicus. — 3. *Querelle* cause, parti. — 4. *Innocence* : inaptitude à nuire, bonté. — 5. *Leurs*, au pluriel, se rapportant par syllepse (accord avec le sens et non avec le mot) au collectif *peuple*. — 6. *Souscrire* : apposer votre signature au bas d'un acte officiel. — 7. *Leur*, se rapporte par syllepse au collectif *sénat*. Cf. v. 1362. — 8. *Avant que de* avant de. — 9. *Parricide* se disait alors non seulement de celui qui tue son père, mais de tous ceux qui commettent un crime monstrueux, contre un parent, un souverain ou un pays.

BURRHUS.

Non, il ne vous hait pas,
Seigneur; on le trahit : je sais son innocence;
Je vous réponds pour lui de son obéissance.
J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

NÉRON.

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous.

SCÈNE IV. — NÉRON, NARCISSE.

NARCISSE.

Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste.
Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste[1]
A redoublé pour moi ses soins officieux
Elle a fait expirer un esclave à mes yeux;
Et le fer est moins prompt, pour trancher une vie,
Que le nouveau poison que sa main me confie.

NÉRON.

Narcisse, c'est assez; je reconnois[2] ce soin,
Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin.

NARCISSE.

Quoi? pour Britannicus votre haine affoiblie
Me défend....

NÉRON.

Oui, Narcisse, on nous réconcilie.

NARCISSE.

Je me garderai bien de vous en détourner,
Seigneur; mais il s'est vu tantôt emprisonner
Cette offense en son cœur sera longtemps nouvelle[3].
Il n'est point de secrets que le temps ne révèle
Il saura que ma main lui devoit présenter
Un poison que votre ordre avoit fait apprêter.
Les Dieux de ce dessein puissent-ils le distraire[4]!
Mais peut-être il fera ce que vous n'osez faire

NÉRON.

On répond de son cœur; et je vaincrai le mien.

NARCISSE.

Et l'hymen de Junie en[5] est-il le lien?
Seigneur, lui faites-vous encor ce sacrifice?

NÉRON.

C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit, Narcisse,
Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

NARCISSE.

Agrippine, Seigneur, se l'étoit bien promis
Elle a repris sur vous son souverain empire.

NÉRON.

Quoi donc? Qu'a-t-elle dit? Et que voulez-vous dire?

---

1. *Locuste* : célèbre empoisonneuse. C'est elle qui avait apprêté le plat de champignons au moyen duquel Agrippine avait empoisonné Claude. Elle occupa à la cour de Néron une place presque officielle, et ce fut elle qui prépara le poison qui servit pour Britannicus. Elle fut mise à mort sous Galba. — 2. *Je reconnais* je suis reconnaissant de. — 3. *Nouvelle* vive, toute fraîche, — 4. *Distraire* détourner, cf. v. 1308. — 5. *En* : de votre réconciliation.

NARCISSE.

Elle s'en est vantée assez publiquement.

NÉRON.

De quoi?

NARCISSE.

Qu'elle n'avoit qu'à vous voir un moment :
Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeste
On verroit succéder un silence modeste;
Que vous même à la paix souscririez le premier,
Heureux que sa bonté daignât tout oublier.

NÉRON.

Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse?
Je n'ai que trop de pente à punir son audace;
Et si je m'en croyois, ce triomphe indiscret [1]
Seroit bientôt suivi d'un éternel regret.
Mais de tout l'univers quel sera le langage?
Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage,
Et que Rome, effaçant tant de titres d'honneur,
Me laisse pour tous noms celui d'empoisonneur?
Ils [2] mettront ma vengeance au rang des parricides [3].

NARCISSE.

Et prenez-vous, Seigneur, leurs caprices pour guides?
Avez-vous prétendu [4] qu'ils se tairoient toujours?
Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours?
De vos propres désirs perdez-vous la mémoire?
Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire [5]?
Mais, Seigneur, les Romains ne vous sont pas connus.
Non, non, dans leurs discours ils sont plus retenus [6].
Tant de précautions affoiblit votre règne [7]
Ils croiront en effet [8] mériter qu'on les craigne.
Au joug depuis longtemps ils se sont façonnés
Ils adorent la main qui les tient enchaînés.
Vous les verrez toujours ardents à vous complaire.
Leur prompte [9] servitude a fatigué Tibère.
Moi-même, revêtu d'un pouvoir emprunté,
Que je reçus de Claude avec la liberté,
J'ai cent fois, dans le cours de ma gloire passée,
Tenté leur patience, et ne l'ai point lassée.
D'un empoisonnement vous craignez la noirceur?
Faites périr le frère, abandonnez la sœur;
Rome, sur ses autels prodiguant les victimes,
Fussent-ils innocents, leur trouvera des crimes;
Vous verrez mettre au rang des jours infortunés
Ceux où jadis la sœur et le frère sont nés.

NÉRON.

Narcisse, encore un coup [10], je ne puis l' [11] entreprendre.
J'ai promis à Burrhus, il a fallu me rendre.
Je ne veux point encore, en lui manquant de foi [12],

---

1. *Indiscret* : qui manque de discernement, de mesure. — 2. *Ils* se rapporte par syllepse au collectif *Rome*. Cf. v. 1369. — 3. *Parricides* : cf. v. 1384. — 4. *Prétendu* : cru, pensé. — 5. *Croire* : écouter, être persuadé par, obéir à. — 6. *Retenus* modérés. — 7. *Règne* : empire, autorité. — 8. *En effet* : dans la réalité. — 9. *Prompte* : toujours prête. — 10. *Un coup* une fois. — 11. *L* : le crime projeté. — 12. *Foi* fidélité à la parole donnée.

Donner à sa vertu des armes contre moi.
J'oppose à ses raisons un courage inutile :
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille.

NARCISSE.

Burrhus ne pense pas, Seigneur, tout ce qu'il dit
Son adroite vertu ménage son crédit;
Ou plutôt ils n'ont tous[1] qu'une même pensée
Ils verroient par ce coup leur puissance abaissée;
Vous seriez libre alors, Seigneur; et devant vous
Ces maîtres orgueilleux fléchiroient comme nous.
Quoi donc? ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire?
« Néron, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'Empire;
Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit
Burrhus conduit son cœur, Sénèque son esprit.
Pour toute ambition, pour vertu singulière[2],
Il excelle à conduire un char dans la carrière,
A disputer des prix indignes de ses mains,
A se donner lui-même en spectacle aux Romains,
A venir prodiguer sa voix sur un théâtre,
A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre,
Tandis que des soldats, de moments en moments,
Vont arracher pour lui les applaudissements.
Ah! ne voulez-vous pas les forcer à se taire?

NÉRON.

Viens, Narcisse. Alions voir ce que nous devons faire.

---

1. *Tous* Agrippine, Britannicus, Burrhus, Pallas, Octavie, tous les ennemis de Néron. — 2. *Singulière* particulière, qui lui appartient en propre.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE. — BRITANNICUS, JUNIE.

BRITANNICUS.

Oui, Madame, Néron, qui l'auroit pu penser?
Dans son appartement m'attend pour m'embrasser.
Il y fait de sa cour inviter la jeunesse;
Il veut que d'un festin la pompe et l'allégresse
Confirment à leurs [1] yeux la foi [2] de nos serments.
Et réchauffent l'ardeur de nos embrassements;
Il éteint cet amour [3], source de tant de haine;
Il vous fait de mon sort arbitre souveraine.
Pour moi, quoique banni du rang de mes aïeux,
Quoique de leur dépouille il se pare à mes yeux,
Depuis qu'à mon amour cessant d'être contraire
Il semble me céder la gloire de vous plaire,
Mon cœur, je l'avoûrai, lui pardonne en secret,
Et lui laisse le reste avec moins de regret.
Quoi? je ne serai plus séparé de vos charmes?
Quoi? même en ce moment je puis voir sans alarmes
Ces yeux que n'ont émus ni soupirs ni terreur,
Qui m'ont sacrifié l'Empire et l'Empereur?
Ah! Madame. Mais quoi? Quelle nouvelle crainte
Tient parmi mes transports [4] votre joie en contrainte?
D'où vient qu'en m'écoutant [5], vos yeux, vos tristes yeux
Avec de longs regards se tournent vers les cieux?
Qu'est-ce que vous craignez?

JUNIE.

Je l'ignore moi-même;
Mais je crains.

BRITANNICUS.

Vous m'aimez?

JUNIE.

Hélas! si je vous aime?

BRITANNICUS.

Néron ne trouble plus notre félicité.

JUNIE.

Mais me répondez-vous de sa sincérité?

BRITANNICUS.

Quoi? vous le soupçonnez d'une haine couverte [6]?

---

1. *Leurs*, pluriel, par syllepse. Cf. v. 1368. — *Foi* : cf. v. 1457. — 3. *Cet amour* : son amour pour Junie. — 4. *Transports* de joie. — 5. *En m'écoutant* tandis que vous m'écoutez. — 6. *Couverte* dissimulée, cachée.

JUNIE.

Néron m'aimoit tantôt, il juroit votre perte;
Il me fuit, il vous cherche un si grand changement
Peut-il être, Seigneur, l'ouvrage d'un moment?

BRITANNICUS.

Cet ouvrage, Madame, est un coup[1] d'Agrippine
Elle a cru que ma perte entraînoit sa ruine.
Grâce aux préventions[2] de son esprit jaloux,
Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.
Je m'en fie aux transports qu'elle m'a fait paraître;
Je m'en fie à Burrhus; j'en crois même son maître
Je crois qu'à mon exemple, impuissant à trahir,
Il hait à cœur ouvert, ou cesse de haïr.

JUNIE.

Seigneur, ne jugez pas de son cœur par le vôtre
Sur des pas[3] différents vous marchez l'un et l'autre.
Je ne connois Néron et la cour que d'[4] un jour;
Mais, si je l'ose dire, hélas! dans cette cour
Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense!
Que la bouche et le cœur sont peu d'intelligence[5]!
Avec combien de joie on y trahit sa foi[6]!
Quel séjour étranger et pour vous et pour moi!

BRITANNICUS.

Mais que son amitié soit véritable ou feinte,
Si vous craignez Néron, lui-même est-il sans crainte?
Non, non, il n'ira point, par un lâche attentat,
Soulever contre lui le peuple et le sénat.
Que dis-je? Il reconnoît sa dernière injustice.
Ses remords ont paru, même aux yeux de Narcisse.
Ah! s'il vous avoit dit, ma princesse, à quel point....

JUNIE.

Mais Narcisse, Seigneur, ne vous trahit-il point?

BRITANNICUS.

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie?

JUNIE.

Et que sais-je? Il y va, Seigneur, de votre vie.
Tout m'est suspect je crains que tout ne soit séduit[7];
Je crains Néron; je crains le malheur qui me suit.
D'un noir pressentiment malgré moi prévenue[8],
Je vous laisse à regret éloigner[9] de ma vue.
Hélas! si cette paix dont vous vous repaissez
Couvroit contre vos jours quelques pièges dressés
Si Néron, irrité de notre intelligence[10],
Avoit choisi la nuit pour cacher sa vengeance!
S'il préparoit ses coups, tandis que je vous vois!
Et si je vous parlois pour la dernière fois!
Ah! Prince.

---

1. *Coup* acte, exploit. — 2. *Préventions* idées préconçues, préoccupations craintives. — 3. *Pas* : traces, chemins. — 4. *D'* depuis. — 5. *D'intelligence* : d'accord. Cf. v. 1311. — 6. *Foi* : parole donnée, serment. — 7. *Séduit* détourné du droit chemin, du devoir. — 8. *Prévenue* préoccupée à l'avance. — 9. (Vous) *éloigner*, — 10. *Intelligence* : accord. Cf. v. 1524,

BRITANNICUS.

Vous pleurez! Ah! ma chère princesse!
Et pour moi jusque-là votre cœur s'intéresse?
Quoi? Madame, eu un jour où plein de sa grandeur
Néron croit éblouir vos yeux de sa splendeur,
Dans des lieux où chacun me fuit et le révère,
Aux pompes de sa cour préférer ma misère[1]!
Quoi? dans ce même jour et dans ces mêmes lieux,
Reruser un empire, et pleurer à mes yeux!
Mais, Madame, arrêtez ces précieuses larmes
Mon retour va bientôt dissiper vos alarmes.
Je me rendrois suspect par un plus long séjour[2]
Adieu. Je vais, le cœur tout plein de mon amour,
Au milieu des transports d'une aveugle[3] jeunesse,
Ne voir, n'entretenir que ma belle princesse.
Adieu.

JUNIE.

Prince...

BRITANNICUS.

On m'attend, Madame, il faut partir.

JUNIE.

Mais du moins attendez qu'on vous vienne avertir.

Scène II. — AGRIPPINE, BRITANNICUS, JUNIE.

AGRIPPINE.

Prince, que[4] tardez-vous? Partez en diligence[5]
Néron impatient se plaint de votre absence.
La joie et le plaisir de tous les conviés
Attend[6] pour éclater que vous vous embrassiez.
Ne faites point languir une si juste envie
Allez. Et nous, Madame, allons chez Octavie.

BRITANNICUS.

Allez, belle Junie et d'un esprit content
Hâtez-vous d'embrasser ma sœur qui vous attend.
Dès que je le pourrai, je reviens sur vos traces,
Madame; et de vos soins[7] j'irai vous rendre grâces.

Scène III. — AGRIPPINE, JUNIE.

AGRIPPINE.

Madame, ou je me trompe, ou durant vos adieux
Quelques pleurs répandus ont obscurci vos yeux.
Puis-je savoir quel trouble a formé ce nuage?
Doutez-vous d'une paix dont je fais mon ouvrage?

JUNIE.

Après tous les en uis[8] que ce jour m'a coûté ,

---

1. *Misère* : malheur. — 2. *Séjour* retard. — 3. *Aveugle* qui n'est pas sensible aux charmes de Junie, qui ne sait pas la voir des mêmes yeux que moi. — 4. *Que* : pourquoi. — 5. *En diligence* : avec diligence, vite. — 6. *Attend*, au singulier; cf. v, 1047. — 7. *Soins* : sollicitude. — 8. *Ennuis* : chagrins violents, douleurs,

Ai-je pu rassurer mes esprits[1] agités?
Hélas! à peine encor je conçois ce miracle[2].
Quand même à vos bontés je craindrois quelque obstacle,
Le changement[3], Madame, est commun à la cour;
Et toujours quelque crainte accompagne l'amour.

AGRIPPINE.

Il suffit, j'ai parlé, tout a changé de face
Mes soins à vos soupçons ne laissent point de place.
Je réponds d'une paix jurée entre mes mains :
Néron m'en a donné des gages trop certains.
Ah! si vous aviez vu par combien de caresses
Il m'a renouvelé la foi[4] de ses promesses!
Par quels embrassements il vient de m'arrêter!
Ses bras dans nos adieux ne pouvoient me quitter;
Sa facile[5] bonté, sur son front répandue,
Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descendue.
Il s'épanchoit en fils, qui vient en liberté
Dans le sein de sa mère oublier sa fierté.
Mais bientôt, reprenant un visage sévère,
Tel que d'un empereur qui consulte sa mère,
Sa confidence auguste a mis entre mes mains
Des secrets d'où dépend le destin des humains.
Non, il le faut ici confesser à sa gloire,
Son cœur n'enferme point une malice[6] noire;
Et nos seuls ennemis, altérant sa bonté,
Abusoient contre nous de sa facilité[7].
Mais enfin, à son tour, leur puissance décline;
Rome encore une fois va connoître Agrippine
Déjà de ma faveur on adore le bruit.
Cependant en ces lieux n'attendons pas la nuit.
Passons chez Octavie, et donnons-lui le reste
D'un jour autant[8] heureux que je l'ai cru funeste.
Mais qu'est-ce que j'entends? Quel tumulte confus?
Que peut-on faire?

JUNIE.

O ciel, sauvez Britannicus!

SCÈNE IV — AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Burrhus, où courez-vous? Arrêtez. Que veut dire....

BURRHUS.

Madame, c'en est fait, Britannicus expire.

JUNIE.

Ah, mon prince!

AGRIPPINE.

Il expire?

---

1. *Esprits* : cf. v. 293. 2. *Miracle* chose étonnante. 3. (Vous ne sauriez vous en étonner, car) *le changement*. 4. *Foi* parole jurée, serment. 5. *Facile* complaisante, indulgente. Cf. v. 272. 6. *Malice* méchanceté. 7. *Facilité* humeur facile, indulgence. Cf. v. 1591. 8. *Autant* : aussi.

BURRHUS.

Ou plutôt il est mort,
Madame.

JUNIE.

Pardonnez, Madame, à ce transport[1].
Je vais le secourir, si je puis, ou le suivre.

SCÈNE V. — AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Quel attentat, Burrhus!

BURRHUS.

Je n'y pourrai survivre,
Madame il faut quitter la cour et l'Empereur.

AGRIPPINE.

Quoi? du sang de son frère il n'a point eu d'horreur?

BURRHUS.

Ce dessein s'est conduit[2] avec plus de mystère[3].
A peine l'Empereur a vu venir son frère,
Il[4] se lève, il l'embrasse, on se tait, et soudain
César prend le premier une coupe à la main
« Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,
Ma main de cette coupe épanche[5] les prémices[6],
Dit-il; Dieux, que j'appelle à cette effusion[7],
Venez favoriser notre réunion[8]. »
Par les mêmes serments Britannicus se lie;
La coupe dans ses mains par Narcisse est remplie;
Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords,
Le fer ne produit point de si puissants efforts[9],
Madame :la lumière à ses yeux est ravie;
Il tombe sur son lit[10] sans chaleur et sans vie.
Jugez combien ce coup frappe tous les esprits
La moitié s'épouvante et sort avec des cris;
Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage
Sur[11] les yeux de César composent leur visage.
Cependant sur son lit il[12] demeure penché;
D'aucun étonnement il ne paroît touché :
« Ce mal[13] dont vous craignez, dit-il, la violence,
A souvent sans péril attaqué son enfance. »
Narcisse veut en vain affecter quelque ennui[14],
Et sa perfide joie éclate malgré lui.
Pour moi, dût l'Empereur punir ma hardiesse,
D'une odieuse cour j'ai traversé la presse[15]
Et j'allois, accablé de cet assassinat

---

1. *Transport* de douleur. — 2. *S'est conduit* a été conduit. — 3. *Plus de mystère* que vous ne supposez. On a pris un moyen plus *mystérieux*, plus dissimulé (le poison); on n'a pas versé le *sang*. — 4. (Qu') *il*. — 5. *Epanche* : répand, verse. — 6. *Prémices* premières gouttes (offertes aux Dieux). — 7. *Effusion* : action de répandre, libations. — 8. *Réunion* : réconciliation. — 9. *Efforts* : effets violents. — 10. Les Romains mangeaient et buvaient couchés sur des lits de table. 11. *Sur* : en se comportant d'après. — 12. *Il* Néron. — 13. *Ce mal* l'épilepsie. — 14. *Ennui* chagrin, affliction. — 15. *La presse* : foule pressée, compacte.

Pleurer Britannicus, César et tout l'État.

AGRIPPINE.

Le voici. Vous verrez si c'est moi qui l'inspire.

SCÈNE VI. — AGRIPPINE, NÉRON, BURRHUS, NARCISSE

NÉRON, *voyant Agrippine.*

Dieux!

AGRIPPINE.

Arrêtez, Néron j'ai deux mots à vous dire.
Britannicus est mort, je reconnois les coups;
Je connois l'assassin.

NÉRON.

Et qui, Madame?

AGRIPPINE.

Vous.

NÉRON.

Moi! Voilà les soupçons dont vous êtes capable.
Il n'est point de malheur dont je ne sois coupable;
Et si l'on veut, Madame, écouter vos discours,
Ma main de Claude même aura tranché les jours.
Son fils vous étoit cher sa mort peut vous confondre[1];
Mais des coups du destin je ne puis pas répondre.

AGRIPPINE.

Non, non, Britannicus est mort empoisonné
Narcisse a fait le coup[2], vous l'avez ordonné.

NÉRON.

Madame, mais qui peut vous tenir ce langage?

NARCISSE.

Hé! Seigneur, ce soupçon vous fait-il tant d'outrage?
Britannicus, Madame, eut des desseins secrets
Qui vous auroient coûté de plus justes regrets[3].
Il aspiroit plus loin qu'à l'hymen de Junie
De vos propres bontés il vous auroit punie.
Il vous trompoit vous-même; et son cœur offensé
Prétendoit tôt ou tard rappeler[4] le passé.
Soit donc que malgré vous le sort vous ait servie,
Soit qu'instruit des complots qui menaçoient sa vie,
Sur[5] ma fidélité César s'en soit remis,
Laissez les pleurs, Madame, à vos seuls ennemis;
Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus sinistres,
Mais vous....

AGRIPPINE.

Poursuis, Néron, avec de tels ministres.
Par des faits[6] glorieux tu te vas signaler.
Poursuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer.
Ta main a commencé par le sang de ton frère;
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère.

---

1. *Confondre* troubler complètement en déconcertant vos projets. 2. *Coup* : cf. v. 1511. — 3. S. e. : que ceux que vous coûte sa mort. — 4. *Rappeler* renouveler, faire revivre. — 5. *Sur* : à. — 6. *Faits* actes, hauts faits, exploits.

Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais;
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.
Mais je veux que ma mort te soit même inutile.
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille.
Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi,
Partout, à tout moment, m'offriront devant toi.
Tes remords te suivront comme autant de furies;
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries;
Ta fureur, s'irritant soi[1]-même dans son cours,
D'un sang toujours nouveau marquera[2] tous tes jours.
Mais j'espère qu'enfin le ciel, las de tes crimes,
Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes;
Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien;
Et ton nom paroîtra, dans la race future,
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.
Voilà ce que mon cœur se présage de toi.
Adieu, tu peux sortir.

NÉRON.

Narcisse, suivez-moi.

SCÈNE VII. — AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Ah ciel, de mes soupçons quelle étoit l'injustice!
Je condamnois Burrhus, pour écouter Narcisse.
Burrhus, avez-vous vu quels regards furieux
Néron en me quittant m'a laissés pour adieux?
C'en est fait le cruel n'a plus rien qui l'arrête;
Le coup qu'on m'a prédit va tomber sur ma tête[3].
Il vous accablera vous-même à votre tour.

BURRHUS.

Ah! Madame, pour moi j'ai vécu trop d'un jour[4].
Plût au ciel que sa main, heureusement cruelle,
Eût fait sur moi l'essai de sa fureur nouvelle!
Qu'il ne m'eût pas donné, par ce triste[5] attentat,
Un gage[6] trop certain des malheurs de l'État!
Son crime seul n'est pas ce qui me désespère;
Sa jalousie a pu l'armer contre son frère;
Mais s'il vous faut, Madame, expliquer ma douleur,
Néron l'a vu mourir sans changer de couleur.
Ses yeux indifférents ont déjà la constance[7]
D'un tyran dans le crime endurci dès l'enfance.
Qu'il achève, Madame, et qu'il fasse périr
Un ministre importun, qui ne le[8] peut souffrir.
Hélas! loin de vouloir[9] éviter sa colère,
La plus soudaine mort me sera la plus chère.

---

1. *Soi* elle. — 2. *Marquera* signalera en les marquant d'infamie. Cf. v. 1142.
3. Allusion à l'oracle des Chaldéens. Cf. v. 893. Agrippine sera tuée par Néron quatre ans après. 4. *Trop d'un jour* un jour de trop. 5. *Triste* déplorable, désolant. 6. *Gage* : témoignage, preuve. 7. *Constance* endurcissement, insensibilité. 8. *Le* : cela, à savoir : qu'il soit endurci dans le crime. — 9. *De vouloir* : que je veuille.

SCÈNE VIII. AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

ALBINE.

Ah! Madame; ah! Seigneur, courez vers l'Empereur
Venez sauver César de sa propre fureur [1].
Il se voit pour jamais séparé de Junie.

AGRIPPINE.

Quoi? Junie elle-même a terminé sa vie?

ALBINE.

Pour accabler César d'un éternel ennui [2],
Madame, sans mourir, elle est morte pour lui.
Vous savez de ces lieux comme [3] elle s'est ravie [4]
Elle a feint de passer chez la triste Octavie;
Mais bientôt elle a pris des chemins écartés,
Où mes yeux ont suivi ses pas précipités.
Des portes du palais elle sort éperdue.
D'abord elle a d'Auguste aperçu la statue;
Et mouillant de ses [5] pleurs le marbre de ses [6] pieds,
Que de ses [7] bras pressants elle tenoit liés :
« Prince, par ces genoux, dit-elle, que j'embrasse [8],
Protège en ce moment le reste de ta race
Rome dans ton palais vient de voir immoler
Le seul de tes neveux [9] qui te pût ressembler.
On veut après sa mort que je lui sois parjure;
Mais pour lui conserver une foi [10] toujours pure,
Prince, je me dévoue [11] à ces dieux immortels
Dont ta vertu t'a fait partager les autels [12].
Le peuple cependant [13], que ce spectacle étonne [14],
Vole de toutes parts, se presse, l'environne,
S'attendrit à ses pleurs; et plaignant son ennui [15],
D'une commune voix la prend sous son appui.
Ils la mènent au temple, où depuis tant d'années
Au culte des autels nos vierges destinées
Gardent fidèlement le dépôt précieux
Du feu [16] toujours ardent qui brûle pour nos dieux.
César les voit partir sans oser les distraire [17]
Narcisse, plus hardi, s'empresse pour lui plaire.
Il vole vers Junie; et sans s'épouvanter,
D'une profane main commence à l'arrêter.
De mille coups mortels son audace est punie;
Son infidèle [18] sang rejaillit sur Junie.
César, de tant d'objets [19] en même temps frappé
Le laisse entre les mains qui l'ont enveloppé.
Il rentre. Chacun fuit son silence farouche;

---

1. *Fureur* égarement, folie. — 2. *Ennui* désespoir. — 3. *Comme* : comment. — 4. *S'est ravie* : s'est enfuie rapidement et en cachette. — 5. *Ses* : à elle Junie. — 6. *Ses* : à Auguste. — 7. *Ses* à elle Junie. — 8. C'était le geste antique de la supplication. — 9. *Neveux* descendants. — 10. *Foi* fidélité dans mon amour. — 11. *Dévoue* : voue, consacre. — 12. Auguste reçut après sa mort les honneurs divins (apothéose). — 13. *Cependant* : pendant ce temps. — 14. *Etonne* cf. v. 321. — 15. *Ennui* : violent chagrin, désespoir. — 16. *Du feu* : le feu sacré, gardé par les Vestales. Cf. v. 1076. Sur cette entrée de Junie dans le collège des Vestales, voir *Préface* de Racine, p. 12. — 17. *Distraire* : détourner. — 18. *Infidèle* perfide, traître. Cf. v. 944. — 19. *Objets* : choses et spectacles placés devant les yeux.

Le seul nom de Junie échappe de sa bouche.
Il marche sans dessein, ses yeux mal assuré.
N'osent lever au ciel leurs regards égarés;
Et l'on craint, si la nuit jointe à la solitude
Vient de son désespoir aigrir [1] l'inquiétude [2],
Si vous l'abandonnez plus longtemps sans secours,
Que sa douleur bientôt n'attente sur ses jours.
Le temps presse courez, il ne faut qu'un caprice,
Il se perdroit [3] Madame.

AGRIPPINE.

Il se feroit justice.
Mais, Burrhus allons voir jusqu'où vont ses transports [4]. 1765
Voyons quel changement produiront ses remords,
S'il voudra désormais suivre d'autres maximes [5].

BURRHUS.

Plût aux Dieux que ce fût le dernier de ses crimes!

---

1 *Aigrir* surexciter. — 2. *Inquiétude* incapacité de rester en rep agitation. — 3. *Perdrait* tuerait. — 4. *Transports* agitations violentes des sentiments. — 5. *Maximes* préceptes de conduite.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 3206-1-24.

LIBRAIRIE HACHETTE

GUSTAVE LANSON
Directeur de l'École Normale Supérieure

HISTOIRE ILLUSTRÉE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

888 PAGES — 850 ILLUSTRATIONS
20 planches hors texte en noir et en couleurs
Premières éditions, manuscrits, autographes, etc.

La meilleure histoire des lettres françaises
La plus belle histoire du livre français.

2 volumes brochés . . . . . **130** fr.
2 volumes reliés. rouge et or, ou vert et or, dos peau, fers spéciaux de Ligny, tête dorée **180** fr.

DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

17e ÉDITION
complétée et mise à jour

195e mille

Un volume in-16, broché. **10** fr.
Cartonné. **12** fr. **50**

Majoration temporaire de 25 %.